

30.770
FNCD

DENISE
BONAL



TURBULENCES
ET PETITS DÉTAILS

suiivi de

J'AI JOUÉ À LA MARELLE, FIGURE-TOI...



éditions

THEATRALES

■

C'est un morceau de
noce qui se déroule à la cam-
pagne, avec des invités qui se
croisent, se cherchent ou se
retrouvent, traversés par cette
fièvre, mi-ardeur, mi-tourment,
qui agite les cœurs lors des
mariages. Sorte de panorama où
se mêlent et se démêlent des
souvenirs, des questionnements
et des désirs...

Des commères, des
vieillards, des pucelles, des non-
chalants, des femmes abandon-
nées ; des rêves traversent l'espa-
ce, des histoires se tissent qui ne
diront jamais l'énigme qui les
habite...

Une pièce légère, dense
et foisonnante, entre le rêve et la
réalité, par l'auteur de *Portrait de
famille*.



9 782907 810609

ISBN : 2-907810-60-X PRIX : 90 F

C'est un mariage à la campagne.

Le décor pourrait être une grande prairie (vallonnée si possible, c'est plus joli...)

A Jardin, un gros arbre, chêne ou tilleul ou saule (pleureur ou non). A Cour, un arbre abattu.

Se croisent des gens de tout âge. Ils se connaissent.

Se retrouvent ou ne se connaissent pas.

On pourrait voir passer la mariée, à travers les scènes.

Elle court – ou elle est fatiguée – et vient se remaquiller, ou son mari la cherche, etc.

Parfois des groupes pourraient s'interposer entre nous et les scènes...

Ce serait bien que le rythme dise cette sorte d'effervescence sensuelle que provoquent les mariages...

Les Musiciens aussi (violonistes, accordéonistes) passeraient et parfois viendraient « accompagner » une scène, comme cela se pratique encore dans certains restaurants.

Pour dire que tout cela n'est pas très sérieux, ou que cela va s'arranger...

Il y aurait aussi au très loin, une statue qui changerait de pose, qui s'en irait... et qui reviendrait.

Mais :

l'impression générale ne devrait pas donner l'image réaliste du mariage, mais bien plutôt, une image rêvée... un mariage comme dans le souvenir ou la nostalgie...

D. B.

PERSONNAGES
par ordre d'entrée en scène

LA MARIÉE
LE MARIÉ
LE PETIT GILBERT
COMMÈRE A
COMMÈRE B
ANGÈLE
MICHEL, un nonchalant
OCTAVE, un nonchalant
LA FEMME ÉPLORÉE
MARCEL, un vieillard
GASTON, un vieillard
LE FILS
LA MÈRE
PREMIÈRE PUCELLE
DEUXIÈME PUCELLE
TROISIÈME PUCELLE
DEUXIÈME FEMME
AGNÈS, la femme-en-chapeau
PAUL
BÉNÉDICTE, l'amie d'Angèle

LA MÈRE DU PETIT GILBERT
RENAUD, le mari d'Angèle
MATHIEU, le père du marié
LA FEMME AFFAMÉE
L'AMÉRICAIN
VINCENT
LA FEMME DE VINCENT
UNE FEMME
UN HOMME
UN AUTRE HOMME
MARIE
JULIETTE
ROMÉO
LA FEMME PRESSÉE
UN JEUNE HOMME
L'HOMME AU ROUGE
LE JEUNE GARÇON
Invités, accordéonistes,
violonistes, etc...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 1

La scène est vide. Les jeunes époux arrivent en courant, s'arrêtent et s'embrassent longuement. Puis :

ELLE.- Combien d'années m'embrasseras-tu ainsi ?

LUI.- Jusqu'à la fin de ma vie...

ELLE.- Je t'en prie, ne meurs pas si vite...

Puis, venant de loin, on entend les invités qui s'impatientent : « Les mariés ! Les mariés ! » Les violonistes s'accordent. Les accordéonistes font des gammes... « A table ! A table ! » Les bouchons de champagne sautent. Les musiciens jouent. Les deux jeunes mariés vont rejoindre la noce. Il le faut, n'est-ce pas ?

Puis, arrive Gilbert, un petit garçon de huit ou dix ans, « qui traîne » car il est tout à son jeu électronique... On entend une voix qui crie : « Gilbert ! »... A son tour il va donc rejoindre la noce.

Puis, un groupe traverse l'aire de jeu d'où se détacheront les Commères A et B.

COMMÈRE A.- Est-ce que notre jeune mariée n'est pas absolument ravissante ?

COMMÈRE B.- Toutes les jeunes filles, le matin de leurs noces, sont absolument fraîches et ravissantes, ne fût-ce qu'une demi-heure. La difficulté, par la suite, c'est de faire tenir toute une vie sur la pointe de cette demi-heure...

COMMÈRE A.- On devrait toujours faire les mariages à la campagne...

COMMÈRE B.- Oui, ça nous épargnerait les portes...

COMMÈRE A.- C'est tellement émouvant de voir un jeune couple commencer sa vie sous un ciel déployé dans toute sa largeur et dans le voilement des papillons...

COMMÈRE B.- J'ai horreur des papillons... Ils m'ont toujours rendue nerveuse : savoir qu'ils ont une vie qui ne dure pas plus que le temps de dire « à demain »...

COMMÈRE A.- Ils se croient immortels...

COMMÈRE B.- Moi aussi jusqu'au départ de Robert, je me croyais immortelle...

COMMÈRE A.- Quand elle a prononcé son petit « oui » définitif, elle avait une voix de... tellement cristal... les larmes me sont venues...

COMMÈRE B.- Voilà l'ennui dans les cérémonies de mariage : on y remue les souvenirs et les oublis...

COMMÈRE A.- On peut contempler, une fois encore, le bonheur en sa toute jeunesse.

COMMÈRE B.- Bof ! Quand je me suis mariée je croyais que la vie serait un perpétuel et joyeux bouleversement, qu'elle empourprerait le ciel, qu'elle bifurquerait soudain dans un superbe crissement de pneus, qu'elle donnerait à mes expériences des couleurs de vitrail, qu'elle s'envolerait au-dessus des banlieues...

COMMÈRE A.- La vie ?

COMMÈRE B.- Oui, la vie ! Et toute ma vie j'ai rabâché les mêmes évidences, j'ai répété les mêmes gestes, je me suis confrontée aux mêmes soucis, comme par exemple de n'être jamais sûre d'avoir bien savonné cette petite place, là, entre les deux omoplates.

COMMÈRE A.- Si ça vous avait échappé, vous auriez fini par le savoir...

COMMÈRE B.- J'ai vécu entre parenthèses, mais il y avait toujours un des membres de la parenthèse qui perdait l'équilibre...

COMMÈRE A.- Allons, allons, je vous vois de plus en plus active et pétulante !...

COMMÈRE B.- (*étonnée*) Ah ?... Pourtant j'ai souvent des démangeaisons et... depuis quelque temps... je vois des Cathédrales...

COMMÈRE A.- Ah ! Oui, ça arrive !... Mais, rendez-vous compte des milliards et des milliards de millions d'êtres humains qui ont dû se rencontrer, se regarder, et se donner rendez-vous, tout exprès pour que cette jeune fille et ce jeune homme se marient aujourd'hui...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 2

Elles s'éloignent rêveuses et croisent Gilbert qui joue toujours avec son jeu. La Commère A toujours affable lui adresse un petit geste amical. Il ne voit rien. Elles sortent. Il s'arrête...

VOIX OFF.- Gilbert !

GILBERT.- Oui...

VOIX OFF.- Où es-tu?

GILBERT.- Oui...

VOIX OFF.- Viens dire bonjour !

GILBERT.- Attends...

On entend des rires au loin.

VOIX OFF.- J'attends quoi ?

GILBERT.- Oui.

VOIX OFF.- Tu m'entends ?

GILBERT.- Je ne t'entends pas !...

Rires.

VOIX OFF.- Tes cousins viennent d'arriver que tu aimes tant...

GILBERT.- (*pour lui*) Aux chiottes !

VOIX OFF.- Gilbert !

GILBERT.- Quoi ?

VOIX OFF.- Tu viens ?

GILBERT.- Attends, maman. (*faisant le petit enfant*) ... Il faut que j'aille faire ca-ca !

Gilbert regarde autour de lui, puis va s'asseoir sous l'arbre et continue de jouer.

VOIX DIVERSES.- (*au loin*) ... Gilbert ! Gil... bert !

D'une main il continue de jouer, de l'autre il fait signe, en direction des voix, de se taire.

Séquence 3

Arrive Angèle. Elle s'assoit à l'ombre de l'arbre. Non loin de Gilbert. Mais parle pour elle-même.

ANGÈLE.- Trente ans que j'ai quitté la ferme et j'ai toujours dans les narines,
cette odeur lourde et fumante de la bouse de vache,
un souvenir si tenace et qui me vient de si loin que dans la ville même, le matin, tôt,
derrière une verdure je retrouve cette odeur.

Mes parents oublièrent de chauffer la maison.

J'allais faire mes devoirs à l'étable entre la paille et la rumination.

Mes cahiers sentaient la vache.

On se moquait de moi à l'école...

J'avais de bonnes notes, malgré les vaches.

Gilbert la regarde. Elle lui rend son regard.

Dans deux mille ans, je me souviendrai encore de cette calme odeur de bouse ;

et par glissement et ressemblance,

je revois le supplice des cataplasmes à la farine de moutarde,

cette lave brûlante que le père et la mère appliquent sur le corps de l'enfant en larmes.

Pour le maintenir en place,

ils s'assoient de chaque côté de mon lit, sur le linge torride,

(cette nuit, dans les bras torrides d'un inconnu, la tout-en-blanc va connaître...)

à travers mes larmes, je les vois de profil les parents les bourreaux.

J'aurai la poitrine rouge et brûlée.

(Ils n'oseraient pas si j'étais un garçon).

Je les déteste. Ils ne m'aiment pas. Je suis une enfant trouvée sur un talus, sûrement...

Elle rit tristement.

Les pauvres, si gentils et si pauvres.

Je leur écris si peu.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Ils sont assis sur le banc devant la maison, dans l'odeur du tilleul.
Comment sont-ils dans leur vieillesse ?

Tout est loin. Et si proche.

Tout à l'heure en passant le petit pont, j'ai retrouvé cette odeur de bouse, l'odeur têtue de l'enfance campagnarde. Cette odeur chaude et nourricière...

GILBERT.- *(sans lever les yeux de son jeu)* C'est quoi exactement la bouse de vache ?

ANGÈLE.- C'est le caca de la vache. Mais ce n'est pas de la merde. C'est plutôt comme de l'herbe confite. C'est très propre...

GILBERT.- On pourrait en manger ?

ANGÈLE.- Non. *(temps)*

Tu sais, quand on est enfant et qu'on garde les troupeaux, si on trouve une bouse séchée, cuite par le soleil et le vent, à l'aide d'une badine de noisetier, taillée pointue, on soulève doucement la surface cretonnée de la bouse, ça fait un tout petit bruit, pfutt, comme le soupir d'un poisson, alors plein de moucherons s'envolent, et on découvre une herbe magnifique, complètement neuve, magnifique, magnifique...

Gilbert la regarde un peu étonné.

... luisante, l'herbe en dessous, d'un vert lumineux, un peu, si tu vois, comme de la porcelaine anglaise.

GILBERT.- On pourrait en faire des images de synthèse ?

Angèle, étonnée à son tour, ne peut répondre.

J'ai jamais vu de bouse, et j'ai jamais vu de vache sauf dans un livre...

ANGÈLE.- Je m'appelle Angèle.

GILBERT.- Elles ont des grandes dents comme les chevaux ?

ANGÈLE.- Elles n'ont pas de dents.

GILBERT.- Comment elles font ?

ANGÈLE.- Elles se débrouillent très bien. *(elle cherche, elle a oublié)*
Avec celles du bas.

GILBERT.- Je m'appelle Gilbert.

Il pourrait y avoir un violent coup de vent et l'on verrait voler à travers l'espace des fleurs blanches, des serviettes, un chapeau de femme, etc.)

ANGÈLE.- Tu es venu pour quelle famille ?

GILBERT.- Ma mère, c'est une copine du marié. Il est moche, hein ? Je n'ai pas de père.

ANGÈLE.- Il est mort ?

Gilbert ne répond pas.

ANGÈLE.- Moi j'ai été au service de Monsieur Mathieu, le père du marié, pendant dix ans et plus...

GILBERT.- Quel service ?

ANGÈLE.- Plein de services...

GILBERT.- Et toi, tu as un père ?

ANGÈLE.- Je ne le vois jamais.

GILBERT.- Comment l'herbe, elle peut devenir verte sous la bouse, sans lumière ?

ANGÈLE.- Quand elles se soulèvent pour respirer, le soleil passe sous les bouses.

Angèle s'intéresse au jeu de Gilbert qui lui en explique les règles. Passe un groupe d'invités. Parmi eux quelqu'un dit : « Voilà, c'est comme ça, il fait beau, et tout d'un coup, le vent se lève ».

GILBERT.- Une vache c'est plus grand qu'une auto de course ?

ANGÈLE.- C'est plus haut.

GILBERT.- Comme un autobus ?

ANGÈLE.- Plutôt moins.

GILBERT.- On n'en voit jamais dans les zoos ?

ANGÈLE.- Juste au-dessus de leurs lèvres, il y a un endroit bombé, très doux, lisse, un peu humide, tellement agréable à caresser...

GILBERT.- Elles disent rien ?

ANGÈLE.- Penses-tu ! Et tu sais, quand on plonge dans leurs grands yeux calmes, on a l'impression qu'on ne mourra jamais.

GILBERT.- Pourquoi ?

ANGÈLE.- Comme ça... Ah ! J'aurais voulu valser avec mes vaches, mais je ne sais pas valser.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 4

D'un groupe d'invités se sont détachés les Deux Nonchalants : Michel et Octave.

MICHEL.- Quelle idée stupide que ces mariages à la campagne ! On y égratigne ses chaussures... et toute cette herbe !... D'un vert qui n'en finit pas !... Pas un coin pour l'intimité !...

OCTAVE.- Donc, comme je vous le disais, c'était une femme d'une beauté... d'une beauté... Entre nous, nous l'appelions « la femme-à-la-beauté-suffocante »...

MICHEL.- Diable !

OCTAVE.- C'est le mot juste, hélas !

MICHEL.- Vous étiez son amant ?

OCTAVE.- Son secrétaire. Plutôt son biographe.

MICHEL.- Elle avait eu une vie très riche ?

OCTAVE.- « Biographe du Présent ». J'étais tenu de la suivre partout et de noter, jusqu'au moindre détail, ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait, ce qui lui... advenait...

MICHEL.- Jusqu'au moindre détail !... ?

OCTAVE.- Un jour qu'elle avait laissé tomber un timbre-poste, et qu'elle avait su le rattraper avant qu'il ne s'envole... - elle écrivait dans le jardin -...

MICHEL.- Pourquoi ne pas l'avoir ramassé vous-même ?

OCTAVE.- Je ne devais, en aucune façon, intervenir dans sa vie... Ayant donc oublié de noter ce fait, je fus rappelé à l'ordre, et mis à l'amende...

MICHEL.- Et toutes vos journées se passaient à...

OCTAVE.- « Madame s'est réveillée à neuf heures et trente-deux minutes. Elle a pris son petit déjeuner au lit. A renversé un peu de

son café dans sa soucoupe. A failli s'étrangler avec une biscotte. A ramassé une miette, tombée sur son drap en soie jaune, l'a regardée un petit temps, avec une sorte d'étonnement triste, puis l'a déposée, délicatement, dans sa tasse vide. Elle a ensuite souri en hochant la tête de droite à gauche... »

MICHEL.- Il fallait vraiment qu'elle fût d'une beauté « suffocante » ! Mais, puis-je vous poser une question ? Dans la salle de bains ?

OCTAVE.- Pareillement. Je n'étais qu'un scribe, savez-vous... « Madame a pris un bain moussant au chèvrefeuille – ne pas se tromper de parfum –, le savon a par deux fois glissé de ses mains. L'a rattrapé. La seconde fois, en riant aux éclats... S'est enveloppée d'un peignoir blanc à fleurs mauves – ne pas se tromper de couleur – (*voix de la femme*) : « Vous noterez que ce sont des clématites » –... Madame a brossé ses cheveux roux en arrière et les a, ensuite, ramenés sur son front...

MICHEL.- Pitié ! Pitié ! Vous dormiez ?

OCTAVE.- Je ne crois pas.

MICHEL.- Vous étiez bien rétribué ?

OCTAVE.- J'ai oublié.

MICHEL.- De quoi parliez-vous ensemble ?

OCTAVE.- J'avais ordre de ne jamais lui adresser la parole.

MICHEL.- Quand elle avait des invités...

OCTAVE.- Je me tenais dans son ombre...

MICHEL.- Elle vous présentait comme...

Passe un couple...

LUI.- Et votre chère maman, si douce, si élégante ?

ELLE.- Elle est morte.

LUI.- Je vous demande pardon !

ELLE.- Elle est morte, mais heureusement, elle ne le sait pas.

... Le couple s'éloigne.

MICHEL.- Elle vous appelait ?

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

OCTAVE.- *(il réfléchit)* ... Octave. Je ne devais la toucher qu'en cas de danger imminent...

MICHEL.- Et c'est arrivé ?

OCTAVE.- Une fois un sanglier... *(léger temps)* ... Ils transportaient leur vieille mère, assise dans un grand carton...

MICHEL.- Comment ?

OCTAVE.- Comment ?

MICHEL.- Qui transporte sa mère ?

OCTAVE.- Ah ! Vous aussi, vous avez entendu ?

MICHEL.- Non... C'est vous qui...

OCTAVE.- Auprès de la Femme-à-la-beauté-suffocante, comme nous l'appelions entre nous, ma puissance d'écoute devenait d'une telle intensité, qu'il m'arrivait d'entendre ce qu'elle « allait dire »... J'avais, à cette époque, une ouïe multipliée...

Surgit une femme décoiffée, agitée, qui va s'adresser à Michel. C'est la Femme Explorée.

LA FEMME ÉPLORÉE.- Michel... Michel... dis-moi la vérité... qu'est-ce qui t'est arrivé ? Es-tu blessé ?... Voilà six jours... et six nuits... Je t'ai cherché partout. Jusqu'aux arrière-salles des petits cafés... Je t'ai tellement aimé Michel... J'ai quitté pour toi mon pays, ma famille. J'ai presque oublié ma langue maternelle... tous mes amis... Je t'ai aimé plus que mes pauvres enfants... Dis-moi la vérité, même si elle n'est pas bonne... Dis-moi la vérité Michel... Je t'en prie... Il ne faut pas laisser les gens dans le noir...

Michel la regarde longuement. Réajuste le col de sa robe, comme l'on fait à une enfant. Lui caresse les cheveux et, l'écartant doucement de lui, s'éloigne et rejoint Octave. La Femme Explorée va s'asseoir sur un tronc d'arbre et pleure...

OCTAVE.- Qu'est-ce qu'elle a cette femme à l'air bizarre ?

MICHEL.- C'est une bizarre... Elle ressemble étrangement à ma première femme. Alors, parfois elle se trompe et me prend pour son mari.

OCTAVE.- Mais... sa ressemblance avec votre femme n'explique pas l'erreur qu'elle...

MICHEL.- Laissez, mon cher, laissez... Les festivités autour des mariages ont toujours fait délirer les femmes... Il nous faut être très prudents.

Angèle se lève et à Gilbert :

ANGÈLE.- Quand tu seras un homme, ne sois pas trop « homme ».

Gilbert acquiesce, tout en continuant à jouer. Angèle, en partant, croise les Deux Vieillards qu'elle salue gentiment.

OCTAVE.- Je ne me trompe pas, votre prénom, c'est bien Michel ?

MICHEL.- *(sans trouble)* Naturellement, Michel...

Ils sortent.

Séquence 5

Les Deux Vieillards, Gaston et Marcel, marchant lentement, sirotant leur champagne. Marcel jette un œil sur Gilbert.

MARCEL.- Oh ! la ! la ! Nous ne serons plus jamais des enfants...

GASTON.- Non, ça c'est fini depuis un bout de temps...

MARCEL.- On devrait avoir le droit - une fois dans sa vie - de retourner pour quelques heures au pays de son enfance !

GASTON.- Pour quoi faire ? Pour être orphelin !

MARCEL.- Avec nos parents !

GASTON.- Vous êtes insatiable !... Et ne parlez pas trop de l'enfance. Elle est là qui nous guette... la vieille enfance...

MARCEL.- (*vite pour ne pas entendre les paroles de Gaston*) Votre nièce m'a l'air d'une gentille femme...

GASTON.- La jeune mariée, ou sa sœur ?

MARCEL.- La mariée voyons... Celle qui est dans toute sa gloire ! Tant pis pour les autres !...

GASTON (*sans chaleur*) Oui... Oui... elle est gentille. Si on veut.

MARCEL.- Elle a le nez retroussé... C'est le nez que je préfère chez une femme... Pas chez un homme, ah ! non quelle horreur. Mais chez une femme...

GASTON.- Gentille... oui... et pourtant.

MARCEL.- Aïe !

GASTON.- A la sortie de l'office, au moment de prendre la pose traditionnelle, elle avise sur l'épaule de son mari une petite saleté... poussière... cheveu... pellicule... je ne sais, et d'un revers de main... elle balaye... comme ça !

Il imite maladroitement le geste de la jeune femme.

Comme ça ! ... Non vraiment !...

MARCEL.- Et... c'est... c'est une faute grave ?

GASTON.- Allons... allons... En cet instant où leur double image va se... consteller pour toute leur vie, où toute mariée est dans le ravissement, sa jeune alliance étincelle de tous les feux des serments échangés, elle est enfin au bras de l'homme qui l'a choisie entre toutes, elle peut aux yeux du monde contempler le mâle sourire de son époux, son jeune cou si tendre et même sa pomme d'Adam, voilà que, encore enveloppée dans le chant prometteur des orgues, voilà qu'elle se préoccupe d'une poussière sur le smoking de son jeune mari. (*il refait le geste choquant*) Non, non ! Elle sera autoritaire, possessive. « Cet homme est à moi ! La preuve, je l'époussette... »

MARCEL.- (*faisant le geste, avec délicatesse*) Comme ça ?...

GASTON.- (*le même geste, avec violence*) Comme ça !

MARCEL.- Oui, bien sûr...

Arrive en courant un homme en colère, quarante ans environ, suivi de sa mère.

LE FILS.- Je te l'ai déjà dit, maman : pour s'en rendre compte, il faudrait passer par l'œil-de-bœuf.

Ils disparaissent.

MARCEL.- Qui est-ce ?

GASTON.- Je ne les connais pas... Ils sont étrangers... Ils viennent dans les mariages... et ils courent.

Silence.

MARCEL.- Il paraît que nous, les vieux, nous sommes trop nombreux...

GASTON.- Nous sommes trop nombreux !

MARCEL.- ... Que nous vivons trop longtemps...

GASTON.- Nous vivons trop longtemps !

MARCEL.- En ce qui me concerne, je ne l'ai pas fait exprès...

GASTON.- Ts... ts... ts...

MARCEL.- Bien sûr, j'ai plusieurs fois essayé de ne pas mourir... Comme tout le monde... Mais si je n'ai pas fumé, c'est que ça me donnait des insomnies, et si je n'ai pas bu, c'est que ça me donnait des somnolences... Je n'avais pas l'intention d'encombrer...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

GASTON.- Moi j'ai fumé. J'ai bu. Et comme vous, j'encombre...

MARCEL.- Qu'est-ce qu'ils veulent, au juste ?

GASTON.- Devinez !

MARCEL.- Comment faire ? J'ai toujours eu une santé bétonnée. Je suis né dans une famille très pauvre, et très fatiguée. Sur sept enfants, quatre n'ont pas résisté, ceux qui s'en sortent sont increvables...

GASTON.- Et moi donc ! J'ai traversé les guerres, les déserts, les femmes, les crises, les restrictions, les chômages, et toutes les formes de grippe, et je suis là ! Il n'y a que les jambes !... Ah ! ça, les jambes !...

MARCEL.- Moi aussi, c'est les jambes. J'ai tellement aimé les belles petites, elles m'ont tellement fait marcher, elles m'ont usé les guiboles !... (*il rit*) Je peux encore rire sans tousser... et vous ?

GASTON.- Bien sûr !

MARCEL.- A notre âge, c'est rare !

GASTON.- Oui, mais ce n'est plus le même rire...

MARCEL.- Parce qu'on ne l'entend plus de la même oreille...

Une femme est venue s'asseoir près de la Femme Explorée et lui parle. On n'entend pas leurs paroles.

GASTON.- Ah ! Le temps où on courait pour attraper l'autobus. On sautait sur la plate-forme arrière... Vous vous souvenez... J'arrivais à le prendre en marche, sans même me décoiffer.

MARCEL.- Sans vous décoiffer ! Grâce à la Gomina !

Gaston fait « non » de la tête d'un air supérieur.

Ou grâce au « Baker-fixe », un produit inventé en l'honneur de Joséphine Baker, je l'ai vue danser nue, un régime de bananes autour de la taille... une beauté intégrale...

GASTON.- C'était une vraie négresse ?

MARCEL.- A l'époque, on disait une « créole »... Belle à vous donner la fièvre... Belle à se coucher par terre à la sortie des artistes...

GASTON.- Vous l'avez fait ?

MARCEL.- Pas de place, il y avait trop de monde.

Ils restent rêveurs. Leurs coupes sont vides.

LA FEMME ÉPLORÉE.- Tout d'un coup, la nuit est tombée, et elle est tombée exactement comme lorsque j'étais jeune fille...

GASTON.- Autrefois, quoi que nous fassions, il y avait toujours une femme pour vous féliciter d'un sourire... Maintenant, les femmes ne sourient plus jamais.

MARCEL.- Si, si, elles sourient... Mais à côté de nous...
Temps.

Et voilà déjà l'automne...

GASTON.- L'automne ? On est en juin !

MARCEL.- C'est ce que je dis : on va vers l'automne...

GASTON.- De toutes façons... le temps pour nous, maintenant, c'est de la carpette usée...

MARCEL.- Allons au buffet... les gâteaux n'ont pas l'air mal...

GASTON.- Vous commencez par les gâteaux ?

MARCEL.- C'est toujours par là que je commence... C'est plus sûr !...

GILBERT.- (*arrivant en trombe, s'adressant aux vieux*) Vous avez connu les diligences ?

GASTON.- On a même connu les coups de pied au cul...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 6

Ils s'éloignent, croisent les Trois Pucelles. Ils se retournent légèrement vers elles. Hochent la tête, et s'éclipsent. Les Pucelles claquent des doigts, et du ciel descendent des balançoires. Sur un air qui n'en est pas un, elles vont se balancer, et à tour de rôle, inventer des rimes.

PREMIÈRE PUCELLE.- Le temps bourdonne...

DEUXIÈME PUCELLE.- L'océan moutonne...

TROISIÈME PUCELLE.- Les chats ronronnent...

DEUXIÈME PUCELLE.- Les jardins fleuronnent...

PREMIÈRE PUCELLE.- Les étoiles s'étonnent...

TROISIÈME PUCELLE.- L'avenir pantalonne...

PREMIÈRE PUCELLE.- Et moi je m'abandonne...

DEUXIÈME PUCELLE.- Les cœurs piétonnent...

TROISIÈME PUCELLE.- Les oiseaux se chiffonnent...

PREMIÈRE PUCELLE.- L'été s'amidonne...

TROISIÈME PUCELLE.- La vie se bétonne...

PREMIÈRE PUCELLE.- Les garçons s'emmerdonnent...

DEUXIÈME PUCELLE.- Les nuits défilonnent...

TROISIÈME PUCELLE.- Et moi je m'abandonne...

PREMIÈRE PUCELLE.- Pourtant on a un corps intéressant...

TROISIÈME PUCELLE.- Trois corps intéressants...

DEUXIÈME PUCELLE.- Qu'est-ce qu'on attend ?

TROISIÈME PUCELLE.- L'herbe pas assez tendre. Le soleil trop humide.

PREMIÈRE PUCELLE.- On ne va pas rester vierges toute notre vie ?

TROISIÈME PUCELLE.- A quinze ans, la situation n'est pas encore bloquée...

Elles se balancent.

PREMIÈRE PUCELLE.- Et Jean-Luc ?

TROISIÈME PUCELLE.- Je vais le dégager.

PREMIÈRE PUCELLE.- Pas sympa ?

TROISIÈME PUCELLE.- Trop. Toujours dans mes pattes. Un café ? Une toile ? Un chocolat ? Un coke ? Une balade en forêt « sur mon scooter » ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Aïe ! Aïe ! Aïe !

TROISIÈME PUCELLE.- Non. Non. C'est un mec à vous demander la chose par écrit, avec accusé de réception...

PREMIÈRE PUCELLE.- Impuissant ?

TROISIÈME PUCELLE.- Pas impossible. Il m'empêche de respirer.

DEUXIÈME PUCELLE.- Il t'a embrassée ?

TROISIÈME PUCELLE.- Oui, quand même !

PREMIÈRE PUCELLE.- Alors ?

TROISIÈME PUCELLE.- Alors... alors quand j'ai senti sa langue... j'ai tout de suite pensé à la découverte de l'électricité !...

Elles se balancent en silence. Passe Gilbert, marchant lentement, toujours avec son jeu.

PREMIÈRE PUCELLE.- Vous avez vu des films porno ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Bien sûr.

TROISIÈME PUCELLE.- Un peu lourd...

DEUXIÈME PUCELLE.- Trop répétitif.

TROISIÈME PUCELLE.- Ça manque de langage vraiment structuré...

GILBERT.- Trop de silicone.

Il s'en va sous son arbre. Il écouter les Pucelles. Elles se balancent.

PREMIÈRE PUCELLE.- Le temps s'amaigrichonne...

DEUXIÈME PUCELLE.- L'océan se déboutonne...

TROISIÈME PUCELLE.- L'amour se dépantalonne...

PREMIÈRE PUCELLE.- Et moi je m'abandonne...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

DEUXIÈME PUCELLE.- On se fait chier, quoi !

Repassent les Deux Nonchalants. Ne viennent-ils pas pour reluquer les Pucelles ?

OCTAVE.- Il ne faut pas oublier qu'il lui a mis le pied à l'étrier...

MICHEL.- Oui, mais il lui a retiré le cheval.

Regards vers les Pucelles. Chacune d'elles leur adresse un geste équivoque. Les Deux Nonchalants en s'éloignant :

MICHEL.- C'est une génération qui n'a plus de langage... Il ne leur reste plus que des gestes dont elles ne comprennent pas le sens...

PREMIÈRE PUCELLE.- Etre mollement allongée dans un bain moussant vert pâle. Avec un CD de Freddy Mercury. Le soleil à travers la fenêtre. Un blue-lagoon à portée de main. Un homme torse nu, très beau, assis sur un tabouret bleu nuit, et qui me regarde en souriant, pendant des heures...

DEUXIÈME PUCELLE.- Et alors ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Alors, c'est tout à fait autre chose... Est-ce qu'on va s'ennuyer comme ça à perte de vie ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Moi, je ne m'ennuie pas vraiment. Je m'impatiente. Dans deux ans, je ferai l'amour.

TROISIÈME PUCELLE.- Dans deux ans, c'est long !

DEUXIÈME PUCELLE.- Le soir des résultats du bac. Si j'échoue, ça me consolera. Si je suis reçue, ça s'ajoutera...

TROISIÈME PUCELLE.- Tu planifies quoi !

PREMIÈRE PUCELLE.- Tu as un copain ?

DEUXIÈME PUCELLE.- D'ici là, il le sera...

TROISIÈME PUCELLE.- Il le sait ?

DEUXIÈME PUCELLE.- On le lui fera savoir.

PREMIÈRE PUCELLE.- C'est qui ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Simon.

PREMIÈRE PUCELLE.- Qui est très roux et un peu juif ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Qui est un peu roux et très juif.

TROISIÈME PUCELLE.- Il est beau ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Entre Redford et Woody Allen.

PREMIÈRE PUCELLE.- Il est intelligent ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Plus qu'intelligent.

TROISIÈME PUCELLE.- C'est ça qui est terrible : tous les Juifs sont intelligents...

Silence. Les deux femmes assises sur le tronc d'arbre se lèvent. Entourant les épaules de la Femme Explorée, l'autre lui dit :

DEUXIÈME FEMME.- Viens ma chérie... viens... Un jour, j'attendais un coup de fil de Jacques... J'ai levé la tête. Le ciel était si beau : net, sans un pli... Je me suis mise à pleurer. Mais les larmes ne venaient pas de Jacques... elles venaient du bleu du ciel.

LA FEMME ÉPLORÉE.- C'est vrai ?

Elles s'en vont.

PREMIÈRE PUCELLE.- Si on allait faire de l'auto-stop ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Tu rentres ?

PREMIÈRE PUCELLE.- On avise une caisse très classe... et quand le type s'arrête...

TROISIÈME PUCELLE.- En nous voyant, il ouvre déjà les portières...

PREMIÈRE PUCELLE.- On lui dit simplement : « Cher Monsieur, si vous cherchez votre maîtresse, elle est dans les bras de votre amant. »

DEUXIÈME PUCELLE.- Et après, on s'en va très vite.

Silence.

TROISIÈME PUCELLE.- Est-ce qu'on est intelligentes ?

DEUXIÈME PUCELLE.- On est sur le point de le devenir.

PREMIÈRE PUCELLE.- Ça ne va pas nous faire du tort ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Si, il faudra être très discrètes.

TROISIÈME PUCELLE.- Il paraît même que ça fait mal...

DEUXIÈME PUCELLE.- Très. L'intelligence c'est un truc très douloureux. C'est pour ça que les mecs qui sont toujours très sensibles, et qui ne supportent pas de voir souffrir, n'épousent que des connes...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

TROISIÈME PUCELLE.- Alors, nous, on ne se mariera pas.

DEUXIÈME PUCELLE.- Espérons-le !

PREMIÈRE PUCELLE.- Si on se faisait pleurer ? Avec des vraies larmes jusqu'à ce qu'on ait un vrai chagrin...

DEUXIÈME PUCELLE.- Tant qu'à avoir un chagrin, j'aimerais un vrai chagrin d'amour.

TROISIÈME PUCELLE.- Oui, mais pour ça faut de l'amour.

Elles descendent des balançoires.

PREMIÈRE PUCELLE.- (*à la deuxième*) J'aimerais jamais un homme comme je t'aime, toi.

TROISIÈME PUCELLE.- Est-ce que je dois me retirer ?

PREMIÈRE PUCELLE.- J'aimerais être encore en CM2. Jouer à la marelle. (*elle exécute le parcours*) Le ciel ! On tourne et on redescend jusqu'à la Terre, jusqu'à l'Enfer !...

Arrivent une femme-en-chapeau et un jeune homme.

ELLE.- Paul, tu sais ce que je voudrais ?

Paul s'arrête, la regarde.

Je voudrais que tu me fasses un enfant.

PAUL.- Tout de suite.

La prenant par la main et revenant sur leurs pas, Paul l'entraîne en courant. Les Pucelles, d'un geste, font remonter les balançoires et sans se consulter suivent le couple avec intérêt. Gilbert s'est levé. Il est seul en scène. Il ne joue plus. A quoi pense-t-il ? Le monde des adultes est terriblement agité. Mais intéressant. Arrive Angèle. Gilbert va près d'elle et l'écoute.

Séquence 7

ANGÈLE.- Ce matin-là, la bouche pleine de brouillard, à l'heure de la première traite, dans l'odeur violente de l'écurie, mal assise sur mon trépied, la tête appuyée contre sa hanche, sur ce triangle de peau tiède et si tendre qu'on le dirait en pure soie, de la fumée sort de leurs naseaux, les mouches encore endormies bourdonnent lentement, écoutant le premier jet de lait qui sonne clair et dur dans le seau de fer-blanc, dans la poche de ma blouse un mouchoir plié en quatre que je parfume chaque matin à l'eau de Cologne « Saint-Michel », je venais tout juste d'avoir seize ans et je me disais, ce matin-là : « Maintenant que j'ai seize ans, qu'est-ce que je vais faire ? »

GILBERT.- Moi aussi je me demande souvent qu'est-ce que je vais faire ?!
Arrive, en courant, Bénédicte.

BÉNÉDICTE.- Angèle... Angèle...

ANGÈLE.- Qu'est-ce ce qui se passe ?

BÉNÉDICTE.- Je ne veux pas que tu aies mal...

ANGÈLE.- Les enfants ?...

BÉNÉDICTE.- Mais il vaut mieux que ce soit moi qui te l'apprenne.

ANGÈLE.- Je t'en prie... parle...

Une femme surgit qui attrape Gilbert au vol.

LA MÈRE.- Trois heures que je te cherche...

GILBERT.- Moi aussi je te cherche.

LA MÈRE.- Là où je ne suis pas ?

Elle l'enlève.

BÉNÉDICTE.- Il est ici...

ANGÈLE.- Qui ?

BÉNÉDICTE.- Je l'ai aperçu de loin...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

ANGÈLE.- De qui parles-tu ?

BÉNÉDICTE.- Il savait que tu serais invitée. Il aurait pu s'abstenir...
Renaud.

ANGÈLE.- (*elle prend Bénédicte dans ses bras et, sans la regarder, doucement*) Il est revenu.

BÉNÉDICTE.- (*tout bas*) Renaud ?

ANGÈLE.- Oui... Il est revenu.

BÉNÉDICTE.- En ville ?

ANGÈLE.- A la maison...

BÉNÉDICTE.- (*toujours dans les bras d'Angèle*) Mon ange... tu ne me disais rien...

ANGÈLE.- Je n'osais pas...

BÉNÉDICTE.- (*se dégageant*) Tous les hommes partis ne peuvent pas revenir en même temps... (*silence*) Il y a longtemps ?

ANGÈLE.- Presque trois mois.

BÉNÉDICTE.- C'est sérieux ?

ANGÈLE.- Il faut le croire... Sinon comment vivre. (*temps*) Un matin, je marchais très vite...

la
on
au
rs
it,
le
te
e
:

Séquence 8

En flash-back, les retrouvailles entre Angèle et Renaud, devant Bénédicte, spectatrice...

RENAUD.- Bonjour Angèle...

ANGÈLE.- Oui... bonjour.

Ils restent l'un devant l'autre.

RENAUD.- (*timide*) On dirait que tu as grandi...

ANGÈLE.- C'est de tenir la tête au-dessus de l'eau... Le cou s'allonge...

Temps.

RENAUD.- Les enfants ?

ANGÈLE.- Eux aussi, ils grandissent.

RENAUD.- Ils parlent de moi ?

ANGÈLE.- Je leur parle de toi.

RENAUD.- Ils sont fâchés ?

ANGÈLE.- Ils croient que tu travailles de l'autre côté de la terre.

RENAUD.- Toutes les lettres qu'ils auraient dû recevoir ?

ANGÈLE.- (*sans aigreur*) Parce que tu aurais aimé que tous les quinze jours, je leur poste un courrier d'Australie avec des timbres de kangourous et que je sois de retour pour le petit déjeuner du lendemain ?...

Renaud, penaud, rit petit.

ANGÈLE.- Tu vas peut-être en Australie...

RENAUD.- Pourquoi ?

ANGÈLE.- Ce ne sont pas des valises ?

RENAUD.- Ce sont des valises...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

ANGÈLE.- Tu... tu pars en voyage ?

RENAUD.- Non.

ANGÈLE.- Tu en reviens ?

RENAUD.- Non.

ANGÈLE.- Bon. Tout est clair.

Renaud s'assied sur une des valises.

Tu es fatigué ?

RENAUD.- Je crois.

ANGÈLE.- Et c'est pour pouvoir te reposer que tu transportes tes valises à travers la ville ?...

RENAUD.- Avant, tu comprenais tout... (*temps*) tout de suite.

ANGÈLE.- « Avant », je n'avais pas mis la tête hors de l'eau... Il ne faut pas toucher aux « avant », Renaud... Si on les réveille, ils ne pensent qu'à mordre...

RENAUD.- Assieds-toi...

Angèle s'assied sur l'autre valise.

Comme si on allait prendre le train... Tu te souviens, l'année où nous sommes partis pour...

Angèle le regarde, il n'ose pas continuer.

ANGÈLE.- Tu manges bien au moins ?

Renaud cache son visage dans ses mains.

RENAUD.- Si tu veux...

ANGÈLE.- Oui...

RENAUD.- Je reviens...

ANGÈLE.- Tu reviens ?

RENAUD.▲ A la maison.

ANGÈLE.- Pour combien de temps ?

RENAUD.- Pour autant que tu voudras...

Silence.

ANGÈLE.- Si tu veux revenir à la maison, Renaud, il faut que tu saches pourquoi tu reviens... Parce que revenir, c'est une idée plus lourde

que de partir. Quand on part, on a tout l'espace devant soi, l'air n'est fait que de plumes, les phrases d'adieu s'envolent très haut dans le ciel comme des cerfs-volants, même si on souffre en partant, c'est une souffrance heureuse qui marche la tête légère, et la liberté qui ressemble à un ange vient à ta rencontre et tu sais déjà lire, sur ses grosses lèvres, les paroles d'accueil et les promesses. Mais revenir à la maison ancienne, où les papiers peints ont jauni, ça c'est autre chose, Renaud. Il faut, pour revenir, un grand courage, des idées claires, un cœur débarrassé du remords. Dans le retour, il n'y a pas d'étonnement, ni de découverte. On retrouve l'ancienne odeur de la maison: Oui, Renaud, il faut que tu saches bien pourquoi. « Qui a deux maisons perd la raison, qui a deux femmes perd son âme. »... Il faut que tu saches avec quel morceau d'âme tu reviens. *(elle tombe en pleurant dans ses bras)* Ah ! Renaud, reviens, oui, reviens à la maison ancienne. Elle t'attend et nous aussi. Reviens, sans courage et sans idée claire et sans raison aucune. On t'attend depuis si longtemps. Ce que je disais c'était par fierté et pour ne pas pleurer.

Ils se lèvent.

RENAUD.- Je m'ennuyais trop avec Angèle...

ANGÈLE.- *(surprise)* Elle s'appelle... Angèle... comme moi ?

RENAUD.- *(troublé, gêné)* Oui... oui... oui, je m'ennuyais trop...

ANGÈLE.- Donne-moi une de tes valises, mon amour...

RENAUD.- Les cadeaux pour les enfants... ?

ANGÈLE.- On va en acheter. Tous les jouets du monde sont japonais.

RENAUD.- Je n'ai aimé que toi.

ANGÈLE.- *(gentiment)* Ce n'est pas vrai... Mais je te crois...

Ils font quelques pas ensemble. Puis Renaud disparaît avec les valises.

Angèle revient vers Bénédicte. Léger temps.

Ça c'est passé comme ça...

BÉNÉDICTE.- Si simple.

ANGÈLE.- Comme ça.

BÉNÉDICTE.- C'est bien.

ANGÈLE.- Oui, c'est bien...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

BÉNÉDICTE.- Tu pensais à son retour ?

ANGÈLE.- Pas le soir en m'endormant...

BÉNÉDICTE.- La vie a repris comme avant ?

ANGÈLE.- Non. On ne peut pas demander au temps de se plier en accordéon. Il me semble, parfois, que nous sommes deux frères jumeaux dans une île, qui attendent le courrier. Mais il est là. Maintenant il « doit » raconter l'Australie aux enfants. Je lui achète de la documentation.

Elle rit.

Passent, toujours courant l'un derrière l'autre, le fils et la mère.

LE FILS.- Je te l'ai dit, maman, et je te le répète, pour le savoir il faudrait passer par le vasistas...

Ils disparaissent.

ANGÈLE.- Comment... toi... comment vas-tu ?

BÉNÉDICTE.- Comme une charrette de pommes, sans essieux, sur une route en pente, par une nuit verglacée...

ANGÈLE.- (*essayant de rire*) Bon... C'est parfait...

BÉNÉDICTE.- Allons boire.

ANGÈLE.- Pas trop...

BÉNÉDICTE.- Si, trop.

Elles sortent, croisant les deux Commères avec leurs assiettes. Gilbert rattrape Angèle...

GILBERT.- L'homme avec les valises, c'est ton père ?

Sans répondre Angèle sort, suivie de Bénédicte et de Gilbert ; arrivent les deux commères A et B.

Séquence 9

COMMÈRE B.- La femme en violet ?

COMMÈRE A.- C'est Madame Angèle. Elle a été au service des Mathieu, ce n'est pas du violet c'est du parme, pendant plus de six ans. On peut dire que c'est elle qui a élevé Marc, et pourtant elle était toute jeune, c'est justice qu'elle soit à son mariage.

COMMÈRE B.- La mère de Marc est américaine ?

COMMÈRE A.- Oh ! La ! La ! Tout à fait ! On dit qu'elle a quitté Monsieur Mathieu - justement le voilà - quinze jours après son mariage...

COMMÈRE B.- Ah ! Mon Dieu ! Pourquoi ?

COMMÈRE A.- Mystère de famille... Il paraît que lorsque Monsieur Mathieu a été rechercher sa femme à New York, il avait oublié d'emporter des chemises mais qu'il avait une valise pleine de livres...

Gilbert arrive en courant et, singeant l'inquiétude...

GILBERT.- (s'adressant aux Commères) Vous n'avez pas vu ma mère ?

COMMÈRE A.- C'est qui ta maman, mon chéri ?

GILBERT.- J'ai oublié...

Il repart. Arrive Mathieu, les bras pleins de livres, en compagnie d'Octave. Les deux groupes se saluent et vont rester présents sur scène, éloignés et ensemble.

COMMÈRE A.- (à Mathieu) Un des plus beaux jours de votre vie...

MATHIEU.- Merci, pour ma vie... (à Octave) Si vous saviez ce qui m'arrive !

OCTAVE.- Vous ne sortez jamais sans votre bibliothèque ?

MATHIEU.- Si je m'arrête de lire, je deviens aveugle.

OCTAVE.- Ce que vous avez lu ne tiendrait pas dans un pétrolier !

MATHIEU.- Ne tiendrait pas dans cinq pétroliers.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

OCTAVE.- Vous retenez tout ?

MATHIEU.- Bien sûr que non.

OCTAVE.- Alors ?

MATHIEU.- Quand vous revenez d'une plage sublime, vous en rapportez tous les grains de sable ?

OCTAVE.- Quels sont vos auteurs...

MATHIEU.- (*le coupant*) Excusez-moi... Je lis tout. J'ai commencé à cinq ans. Je n'ai jamais joué. J'ai lu. Je n'ai jamais fait de sport, ni d'excursions, ni de politique. J'ai lu. Je n'ai jamais joué aux cartes, aux échecs, aux courses, aux loteries. Je lis. Tout. Les romans. Les poèmes. Les essais. Les confessions. Les mémoires. Les récits de voyage. (En Nouvelle-Guinée on vient de découvrir une tribu vivant à l'âge de pierre, des prêtres sont déjà partis pour construire une église !) Les journaux de toute tendances, les revues, les magazines, les études, les traités, les guides, les revues scientifiques, même erronées, les calendriers, les alphabets, les horaires de chemin de fer, (L'Orient-Express s'arrête à Venise à 18 h 52 pour dix minutes). Les enseignes de magasin. « Au Beau Noir », c'est mon teinturier.

COMMÈRE B.- Moi, ces mariages me font toujours penser à la mort.

COMMÈRE A.- Ah ! Taisez-vous !

Elle se signe.

COMMÈRE B.- C'est peut-être parce que ma sœur est morte le matin de mes noces... Vous vous rendez compte ! Toutes les toilettes étalées dans le salon. Les gerbes de fleurs. Ma mère sous son indéfrisable toute neuve. Moi dans tous mes états, que vous devinez. Il a fallu retarder le jour. Et mon fiancé foudroyé, qui ne disait pas un mot, assis dans le couloir, sur une banquette cannée, les joues violettes, les mains crispées entre les genoux...

COMMÈRE A.- De quoi est-elle morte ?

COMMÈRE B.- On n'a jamais su... Et amoureuse de mon fiancé !...

MATHIEU.- Quand je vais chercher mes croissants dans la même boutique depuis quinze ans, je lève la tête, chaque matin : « Boulangerie-Pâtisserie-Aux Trois Cigognes »... Chaque matin...

OCTAVE.- De crainte qu'une des cigognes ne se soit envolée...

MATHIEU.- Je lis les affiches jusqu'au nom de l'imprimerie qui a édité l'affiche, les notices pharmaceutiques, la Bible - bien sûr -, le libellé des billets de banque : « La contrefaçon est punie des travaux forcés à perpétuité », ... vous le saviez ?!

OCTAVE.- Même pour les petites coupures ?

MATHIEU.- Le nom des commerçants, en relief sur la porte de leur magasin. Les plaques commémoratives de tous ceux qui sont morts pour le pays, les panneaux de direction et je connais par cœur tous les trajets de la ville, les marques de bières sur les calicots des bistros, le règlement des parcs et des jardins : « Défense de marcher sur les pelouses, défense d'entrer avec un chien, même tenu en laisse, défense de faire du vélo, de jouer au ballon, de cueillir des fleurs... »

OCTAVE.- Mais on a le droit d'entrer ?

COMMÈRE B.- Vous n'avez pas remarqué que beaucoup de pères meurent, pendant que leur fille écoute Carmen à l'Opéra... ?

COMMÈRE A.- Carmen ?... Non, ça m'a échappé. Mais dans un autre ordre d'idée, j'ai une voisine qui s'est fait opérer d'un œil. Hé bien, de l'œil droit elle voit ce qui se passe autour d'elle, et de l'œil gauche elle voit ce qui se passe à Tokyo !...

COMMÈRE B.- Mon Dieu ! Avec les décalages horaires !...

MATHIEU.- Le nom des architectes gravé sur les immeubles en pierre de taille. Le journal officiel - bien sûr -, les menus de restaurants où je n'entre jamais, les titres de transport, le Code civil - bien sûr -, les traités d'agriculture, les conseils d'almanach : « Avant de commencer à labourer une pièce de terre, et dans le but que le travail soit heureux, tourner autour de la charrue, en tenant dans sa main une lumière, du pain, et de l'avoine. »

OCTAVE.- Oui, oui, c'est toujours ce que je fais...

COMMÈRE B.- Et à propos de décalage horaire, je connais une femme, chaque fois que je la rencontre, elle me parle des éléphants.

COMMÈRE A.- C'est une amie ?

COMMÈRE B.- Pas du tout.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

COMMÈRE A.- Mais alors, pourquoi vous parle-t-elle des éléphants ?

MATHIEU.- Un morceau de journal sur un trottoir, je m'arrête et je lis tout, chaque ligne jusqu'à la déchirure...

OCTAVE.- Vous vous baissez ?

MATHIEU.- Non. Debout.

OCTAVE.- Et l'autre côté de la page ?

MATHIEU.- Ça fait partie de mes pertes...

OCTAVE.- Ça ne vous donne pas soif de lire autant ?

MATHIEU.- Si, si... vous avez raison.

OCTAVE.- Votre buffet est une merveille.

MATHIEU.- Ah ? Pourquoi ? Mais si vous saviez ce qui vient de m'arriver...

Ils s'éloignent.

COMMÈRE A.- Qu'est-ce que ça veut dire ? Je rêve chaque nuit que je cherche un lit pour dormir... Oh ! des vieux, fuyons !!...

Les commères sortent.

Séquence 10

Arrivent les Deux Vieillards, l'un tenant sur un plateau assiettes et coupes. L'autre un parasol. Ils vont peut-être s'asseoir sur le tronc d'arbre.

MARCEL.- Ils nous prolongent la vie, et tout de suite après, ils nous la reprochent !

GASTON.- Prolonger la vie ! Prolonger la vie ! Qu'est-ce que ça veut dire que de prolonger une vie de quatre-vingts ans ! C'est à quarante ans, qu'il fallait nous la prolonger la vie ! Ah ! Oui ! Dix ans de suite assis bien au frais dans sa quarantième année, ça c'était un vrai progrès ! Mais à notre âge, ça sert à quoi cette rallonge ? On marche en biais. On ne mange que du mou. On entend flou. On n'a même plus envie de se laver ! Et les femmes ! Ces belles fumeuses, ces gaillardes, ces paillardes, ces bravades...

MARCEL.- Ba-vardes.

GASTON.- Si vous préférez ! ... Avec leurs grandes bouches peintes à la framboise, et leurs cruelles fesses dansantes, voilà que systématiquement, elles nous tournent le dos ! Vous avez remarqué ? Les femmes maintenant on ne les voit plus que de dos !

MARCEL.- C'est parce qu'elles marchent vite et qu'elles nous dépassent !

GASTON.- Ah ! Ça ! Il y a longtemps qu'elles cherchent à nous dépasser !

MARCEL.- Moi, on me donnerait vingt bonnes années de rab, je ne dirais pas non !

GASTON.- Oh ! Bon Dieu ! Pour en faire quoi ?

MARCEL.- Ecoutez, entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, j'ai fait deux enfants. J'ai planté trois bouleaux et deux pommiers. J'ai construit une maison. J'ai appris l'espagnol. J'ai dessiné le jardin de mon meilleur ami. J'ai fait l'amour des milliers de fois, l'hiver dans la neige...

GASTON.- L'amour-pleurésie...

MARCEL.- J'ai fait l'amour dans toutes les diagonales. J'ai acheté trois voitures, une neuve et trois d'occasion. La veuve était un clou.

GASTON.- La veuve ? Souvenir sur banquette arrière ?

MA
Ma
GAS
MA
troi
GAS
MAI
ma
GAS
MAI
arcl
des
Arri
GILE
GAS
Gilb
MAR
GAS
MAR
GAS
mên
MAR
GAST
Pass
longi
MAR
m'er
GAST
MAR
ram
GAST
MAR

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

MARCEL.- La neuve ! Attention... à vos oreilles. J'ai lu Proust. Marcel. Marcel comme moi...

GASTON.- En entier ?

MARCEL.- J'ai mis au point une méthode pour stopper un rhume en trois jours. J'ai fait faire des bénéfices à mon entreprise...

GASTON.- Vous étiez dans l'Education Nationale !

MARCEL.- Je l'ai quittée, pour une exploitation forestière. J'ai trompé ma femme quatre fois seulement, avec le corps, jamais avec le cœur.

GASTON.- Vous le placez où le cœur ?

MARCEL.- J'ai visité l'Egypte. J'ai même participé à des fouilles archéologiques. J'ai eu deux chiens plus cons l'un que l'autre. J'ai écrit des articles...

Arrivée en trombe de Gilbert. Même attitude que plus haut.

GILBERT.- Vous n'avez pas vu ma mère ?

GASTON.- Et toi tu n'as pas vu la mienne ?

Gilbert s'en va.

MARCEL.- J'ai écrit des articles de fond pour le journal du syndicat.

GASTON.- Et alors ?

MARCEL.- Alors, si j'ai pu faire tout cela en vingt ans...

GASTON.- Mais mon pauvre vieux, aujourd'hui, vous ne pourriez même pas vendre « Tintin » à la sortie de la maternelle !

MARCEL.- Il me semble parfois que la vieillesse ne vous va pas du tout...

GASTON.- Elle ne va à personne...

Passent en courant la mariée et son mari. Il la rattrape, l'embrasse longuement. La mariée s'échappe et la course recommence...

MARCEL.- Ça c'était bon... même si ça ratait... c'était bon ! Ce qui m'ennuie c'est que parfois, je perds l'équilibre...

GASTON.- Moi aussi, je perds l'équilibre...

MARCEL.- Je ne comprends pas que l'on n'ait pas encore inventé la rampe transportable.

GASTON.- ... la rampe ?

MARCEL.- Oui, la rampe. Vous savez encore ce que c'est qu'une rampe ?

GASTON.- Et... on la transporterait avec soi ?

MARCEL.- Bien sûr.

GASTON.- Pour quoi faire ?

MARCEL.- Pour s'appuyer dessus, pardi !

GASTON.- Et la rampe tiendrait comment ?

MARCEL.- C'est cela l'objet de l'invention. Si je savais comment la faire tenir en l'air, il y a longtemps que j'aurais mis cela au point. Un jour, on trouvera. On a trouvé plus fort. On la dépliera. On la placera à côté de soi... et hop !

GASTON.- Et ça servira à qui ?

MARCEL.- A qui ? Mais à nous d'abord... Aux enfants. Aux infirmes. Aux pris de boisson. Aux aveugles. Aux femmes enceintes. Aux plâtrés ! Allez ! Plus de béquilles ! Ma rampe ! Et le verbe « ramper » passera à l'étage supérieur !

Il mime l'homme marchant qui s'appuie sur sa rampe, et rit.

Séq

Voilà
violon
toute

LA FI
qu'a
comr
déjà
pouv
de b
prob
me c
regar
de la
regar

me s
joue

prena

beau

pleu

princ

uniqu

les h

vers

Je sa

temp

regre

homu

Mais

détac

MATI

L'AM

Séquence 11

Voilà que toute la noce apparaît qui danse accompagnée des musiciens : violonistes, accordéonistes... Surgit la Femme Affamée. Elle va s'adresser à toute la noce... mais on ne l'écouterà pas beaucoup.

LA FEMME AFFAMÉE.— Aimez-moi... Aimez-moi... Vous voyez bien qu'avec moi c'est du sérieux... Arrêtez-vous un peu... Regardez comme la vie est petite, si courte, si minuscule, on sera arrivé, ça sera déjà trop tard... C'est maintenant ou jamais ! Je suis gentille... Vous pouvez vous accrocher à moi, à mes chevilles, à mes cheveux, je suis de bonne qualité... J'ai une santé sans écorchure. Je n'ai pas de problème pour ouvrir les portes. Je range mes affaires le soir, avant de me coucher. Je ne parle pas la nuit. Je descends les escaliers sans regarder les marches. Je porte des chemises en viscosse, c'est comme de la soie, mais moins cher. Je sais dessiner des chiens assis qui regardent au loin. Mais je peux ne pas mettre de chemise de nuit... Je me suis remise au piano. En ce moment la « Forêt » de Dvorak. (*elle joue sur un piano imaginaire et on entend... La noce s'arrête, écoute, prenant des attitudes comme au concert*) Très long morceau, mais très beau ! (*dès qu'elle s'adresse aux invités, ils se remettent à danser*) Je ne pleure pas. Je ne pleure presque jamais. C'est une de mes qualités principales. Je suis une occasion. Je peux dire que je suis une occasion unique. Laissez de côté les dividendes, les obligations, les bénéfices, les hachoirs de toutes sortes. Aimez-moi ! Tournez seulement la tête vers moi. Ça sera un bon début. Je me coupe moi-même les cheveux. Je sais faire des massages. Aimez-moi, vite. Vite. Parce que vite, le temps de dire vite, c'est déjà du passé. Aimez-moi, vous ne le regretterez pas. Je suis tout à fait prête à être la femme heureuse d'un homme qui voudrait être heureux.

Mais la noce continue à danser sans se soucier de la Femme Affamée... Se détachent du groupe Mathieu et sa femme.

MATHIEU.— Quand je suis allé te chercher à New York j'étais fou de toi.

L'AMÉRICAINNE.— Moi aussi j'étais folle. De vous suivre...

- MATHIEU.- C'est toi qui m'avais appelé.
- L'AMÉRICAINNE.- Qui vous avait poussé à me croire ?
- MATHIEU.- Si tu savais ce qui m'arrive...
- L'AMÉRICAINNE.- Ça ne m'intéresse pas.
- MATHIEU.- Qu'est-ce qui t'intéresse ?
- L'AMÉRICAINNE.- Les cuisses des hommes que je ne connais pas.
- MATHIEU.- Nos seuls bons moments : quand nous nous battons...
- L'AMÉRICAINNE.- Et encore ! Vos raclées commencent à s'étioler.
Ils s'éloignent tous deux en dansant. Première Pucelle et Michel :
- PREMIÈRE PUCELLE.- Vous dansez, comme il y a quarante ans !
- MICHEL.- C'est-à-dire ?
- PREMIÈRE PUCELLE.- Votre style, c'est le pantalon qui gonfle !
- MICHEL.- (décontenancé) Et vous... vous...
- PREMIÈRE PUCELLE.- Moi je danse pour danser. (*elle le lâche et danse seule, en le regardant*) Et vraiment, je me sens beaucoup moins tarte qu'entre vos bras « virils ».
- Elle entre dans le groupe. Il reste un peu hésitant et tandis qu'il s'apprête à rejoindre Octave, il en est empêché par le couple Mère-Fils qui dansent ensemble.*
- LE FILS.- Je t'ai déjà dit et répété, maman, que pour le savoir il faudrait passer par la lucarne.
Ils s'éloignent. Michel rejoint enfin Octave.
- MICHEL.- Et votre « femme-à-la-beauté-suffocante » ?
- OCTAVE.- Un jour de grande chaleur. Elle fait la sieste et me donne congé. La maison est immense... Je découvre au grenier des cahiers qui, ainsi que le mien, relatent les faits et gestes de... (*il s'arrête*)
- MICHEL.- Au fait, comment s'appelait-elle ?
- OCTAVE.- Je ne peux pas le dire... Tout le monde la connaît...
- MICHEL.- Vous êtes pâle, soudain...
- OCTAVE.- Chaque cahier - au nombre de six - d'écriture différente s'arrête brusquement. Au cours d'une phrase. Parfois même, le stylo a dérapé, il y a des tâches d'encre...
- MICHEL.- Vous l'avez échappé belle...
- OCTAVE.- Aurais-je eu le même sort ?

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

MICHEL.- Dansons !

OCTAVE.- Ensemble ?

MICHEL.- Vous avez honte de moi ?

OCTAVE.- Non...

Et Michel invente une danse orientale où deux hommes dansent, sans se toucher, l'un en face de l'autre. Puis ils s'éloignent, tandis qu'apparaît Gilbert dansant avec la Deuxième Pucelle.

GILBERT.- Plus tard je me marierai avec toi...

DEUXIÈME PUCELLE.- Si je veux.

GILBERT.- Je te ferai un enfant. Je sais comment. J'ai vu des films.

Ils s'éloignent. Apparaissent les Deux Commères dansant ensemble.

COMMÈRE A.- Avant, j'y allais passer mes vacances...

COMMÈRE B.- Vous vous êtes lassée ?

COMMÈRE A.- Depuis quelque temps, les portes des granges et des maisons s'ouvrent toutes seules.

COMMÈRE B.- Trop de courants d'air ?

COMMÈRE A.- On pose des serrures, des cadenas, des chaînes. Des barres d'acier en travers des portes... Doucement, sans bruit, les portes s'ouvrent...

COMMÈRE B.- Sorcellerie ?

COMMÈRE A.- Sur la neige, sur le plein soleil, sur les feuilles mortes de l'automne, comme ça, les portes s'ouvrent toutes grandes...

COMMÈRE B.- Les habitants...

COMMÈRE A.- Beaucoup de villageois pleurent... beaucoup s'en vont, laissant derrière eux les maisons en plein vent... Certains sont partis au milieu du repas... On peut voir la table servie et une serviette sur le dossier d'une chaise...

COMMÈRE B.- Moi, j'ai horreur des portes... alors !

COMMÈRE A.- Parfois le chat est resté... On le voit... La maison lui appartient.

COMMÈRE B.- Je le dis souvent : « On n'a jamais vu ce qui va se passer ! »
Elles s'éloignent en dansant.

Séquence 12

Jaillit du groupe un homme qui s'adresse à eux tous.

VINCENT.- Arrêtez-vous ! Regardez la femme si belle qui sourit toujours et ne souffre jamais, regardez-la sous son chapeau de curiosité...

SA FEMME.- Arrête... voyons... qu'est-ce qui te prend ?

VINCENT.- Regardez-la bien, c'est la femme au cœur ingrat ! Elle aime à s'asseoir dans les cafés perdus, dans l'ombre des arrières-salles où brillent la bière blonde et le cendrier publicitaire... Regardez-la bien, mais ne lui souriez pas... Ne lui souriez jamais !

SA FEMME.- Tu es fou... Vincent...

UN HOMME.- Il a trop bu !

UNE FEMME.- C'est la chaleur !

VINCENT.- Montre-toi en pleine lumière ! Sors de ta carapace !

Une femme s'avance, belle, calme. Elle porte un chapeau d'été qui est une gloire de modiste. Elle affronte sans crainte et sans défi les regards de la noce.

UNE FEMME.- Un jour pareil, on essaie de se tenir...

VINCENT.- Ne lui souriez pas. Car si elle vous rend votre sourire c'en est fait. Elle s'en ira. Elle s'en ira de vos bras, quand elle sera heureuse. Elle s'en va toujours au bout du roman.

SA FEMME.- Partons Vincent... tu es malade !...

Vincent repousse sa femme et s'adressant à la femme au chapeau :

VINCENT.- Il y a déjà dix ans entre toi et maintenant. Mais je t'aurais reconnue sous la lèpre et le fumier. Je t'aurais reconnue dans trente ans, sous la misère, toute défaite, chauve et malodorante, pleine de crasse et sans chapeau !

UNE FEMME.- Faisons quelque chose ! Il va y avoir un accident !

VINCENT.- J'étais jeune. Je n'avais pas encore vingt ans. Je voulais devenir le plus grand peintre de ma génération. Picasso d'abord et moi à l'autre bout. A cette époque-là j'étais fou, ivre, heureux,

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

désespéré. Je changeais d'âme tous les jours. J'avais du feu dans le corps. Le soir j'entendais mon sang. Je rêvais que je mangeais mes tubes de couleurs...

SA FEMME.- Ça n'intéresse personne, Vincent.

UN HOMME.- Les peintres sont fous !

VINCENT.- Je voulais peindre des ciels couverts de plâtre et de femmes écorchées...

UN HOMME.- Oui, c'est ça : il est fou !

UN AUTRE.- Ça ne veut rien dire !

UN AUTRE.- De la peinture comme ça ! Merci bien !

VINCENT.- Un matin...

UNE FEMME.- Il continue.

VINCENT.- Ce fut le matin de la femme au cœur ingrat. Je suis entré dans mon petit bistro. Le soleil était là pour la journée ! J'ai commandé un café. J'ai levé la tête. Assise en face de moi, elle m'a souri...

UNE FEMME.- Ça arrive à tout le monde !

VINCENT.- Elle portait un chapeau de velours noir orné d'une énorme rose blanche.

UN HOMME.- C'est un numéro pour noces et banquets ?

VINCENT.- Elle est restée entre mes bras, entre mes cuisses, pendant un an. J'ai peint comme un fou. Des toiles de plus en plus grandes. Je l'ai aimée comme un fou. Elle riait. Elle riait le soir, et le matin aussi, dès le réveil. Elle était celle qui est heureuse. Un an plus tard, jour pour jour, un 15 novembre, elle est partie. Ayant ramassé ses chemises et ses chapeaux, elle est partie sans une parole, sans une écriture. Si le cœur vous en dit, vous pouvez lui cracher dessus !

La femme de Vincent tombe évanouie. On se précipite, on l'emmène.

UN HOMME.- Voilà ! Il est bien avancé maintenant !

UNE FEMME.- C'est une histoire dépourvue d'intérêt.

UN HOMME.- C'est vrai qu'elle a un beau chapeau !

Tandis que les membres de la noce s'en vont, on découvre au loin une petite table ronde, avec deux personnes absolument immobiles.

DENISE BONAL

UN HOMME.- C'est qui ?

UNE FEMME.- C'est les parents de la mariée.

UN HOMME.- Ils ne dansent pas...

UNE FEMME.- Ils ne bougent même pas...

UN HOMME.- Qu'est-ce qu'ils ont ?

UNE FEMME.- Ils s'ennuient...

UN HOMME.- Pourquoi ?

UNE FEMME.- Ils marient leur fille.

UN HOMME.- C'est une fête !

UNE FEMME.- Vous avez une fille ?

UN HOMME.- Non !

UNE FEMME.- Ah ! Voilà !

Ils s'en vont.

Séquence 13

Reviennent les pucelles.

PREMIÈRE PUCELLE.- La vue d'un mariage en blanc, ça matraque tout le monde...

DEUXIÈME PUCELLE.- Cet exhibitionnisme de la virginité à l'heure du sacrifice, ça me donne envie de dégueuler...

TROISIÈME PUCELLE.- Moi, je trouve que les gens devraient se marier à poil. Comme ça, les gros dégueulasses de la noce auraient leurs fantasmes à portée de main.

DEUXIÈME PUCELLE.- Je ne me marierai pas. Ça me fait trop penser à la tauromachie...

PREMIÈRE PUCELLE.- Pourquoi mon père a-t-il été rechercher ma mère en Amérique ?

TROISIÈME PUCELLE.- Pour te faire...

PREMIÈRE PUCELLE.- Ils n'arrêtent pas de se battre...

DEUXIÈME PUCELLE.- Les miens aussi se battent...

PREMIÈRE PUCELLE.- L'autre nuit, j'entendais les coups à travers la maison... Ma mère hurlait... et pleurait comme un petit enfant... Je me disais : « Merde, demain dimanche, je vais la voir au petit déjeuner, les yeux en noir, le visage cabossé... Comment je vais faire ? »

TROISIÈME PUCELLE.- Elle n'est pas descendue ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Elle est descendue le lendemain dans un superbe peignoir neuf, belle, calme, rayonnante. Maintenant je ne l'aime plus comme avant...

DEUXIÈME PUCELLE.- Les miens se sont toujours engueulés et toujours battus. Je me cache sous les couvertures. J'entends les cris de ma mère. J'ai peur que les voisins débarquent... Quand elle est trop malheureuse, elle vient se réfugier dans mon lit ; elle pleure entre mes bras, sur mon T-shirt !

TROISIÈME PUCELLE.- Qu'est-ce que tu dis ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Je lui dis : « Quitte-le. On fout le camp. T'as un métier. On n'a pas besoin de lui. On sera tranquilles toutes les deux. Je te protégerai. » Un soir, je lui ai même dit : « Je te ferai la cuisine. »

TROISIÈME PUCELLE.- Qu'est-ce qu'elle répond ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Dès qu'elle est dans mes bras, elle s'endort. Et moi, j'ai mon insomnie.

TROISIÈME PUCELLE.- Les mères battues sont comme des enfants...

DEUXIÈME PUCELLE.- Même pas battues, elles sont comme des enfants.

TROISIÈME PUCELLE.- Pourquoi elles se marient ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Pour avoir des filles comme nous.

DEUXIÈME PUCELLE.- Moi, je ne me marierai jamais. C'est sûr...

PREMIÈRE PUCELLE.- Tu as raison. Si on se mariait ensemble ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Et chez toi ?

TROISIÈME PUCELLE.- Moi, je vis seule.

PREMIÈRE PUCELLE.- Quoi ? Comment seule ?

TROISIÈME PUCELLE.- Mon père est avocat. Ma mère magistrat. Ils n'ont pas de temps pour moi. Le travail. Les réceptions. Les congrès. Le bridge. Ils m'ont acheté un studio. J'ai un chèque chaque semaine. Je me démerde.

DEUXIÈME PUCELLE.- Moi, j'aimerais cette solution.

PREMIÈRE PUCELLE.- Ce n'est pas trop dur ?

TROISIÈME PUCELLE.- J'ai ma chaîne... Des copains... Et ma chatte... Je ne suis pas seule à vivre ainsi. Evelyne, ses parents ont divorcé. Ils ne se sont pas empoignés pour savoir qui en aurait la garde... Et Jacqueline, la fille rousse qui a des yeux immenses, elle avait fugué ; pour s'épargner à nouveau le souci des recherches, ils lui ont trouvé une chambre à l'autre bout de la ville... Autrefois quand une fille voulait prendre sa liberté, toute la famille sortait les baïonnettes. Aujourd'hui, on nous offre les valises du départ... Bon. Nous n'aurons pas à quitter la douce demeure familiale dans les pleurs et les déchirements...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

DEUXIÈME PUCELLE.- Le seul moment de la journée où ton père n'a pas de livres entre les bras, c'est quand il tabasse ta mère ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Je l'ai toujours vu les bras pleins de brochures qu'il lit en marchant. Il va aux chiottes avec deux livres, un sous le bras et l'autre dans la main qu'il dévore sans lever les yeux.

DEUXIÈME PUCELLE.- Comment il fait pour pisser ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Nous sommes beaucoup à avoir cherché...

TROISIÈME PUCELLE.- Mon cousin m'a dit qu'un jour, à un mariage aussi bourge que celui-là, la mariée s'était enfuie avec le garçon d'honneur.

DEUXIÈME PUCELLE.- Ces choses-là, hélas, n'arrivent qu'une fois !

TROISIÈME PUCELLE.- Ah ! Je vais vous montrer mes derniers tours de magie...

Et elle exécute pour les deux autres Pucelles quelques jolis tours.

Séquence 14

Arrive Bénédicte, ivre et désespérée et qui parle d'elle-même.

BÉNÉDICTE.- La pauvre, elle vit toute seule dans un large lit
plein de neige et de pierres tranchantes,
elle marche dans des rues où la lumière s'éteint,
elle mange des fruits qui éclatent en verre pilé,
ses jupes toujours se détachent d'elle et sa nudité
s'étale dans les rues de la prostitution,
elle hurle la nuit,
au matin, on la menace avec des poignards
et des serpents...

Il a bien fait de partir, tu as bien fait de partir.
Regarde la femme que tu as tant aimée,
l'unique, pour qui tu as pleuré, et pour qui
tu voulais mourir,
regarde-là, celle qui était ta gloire et ta nécessité,
que tu portais entre tes bras à travers les tempêtes,
et les incendies,
regarde, regarde-la,
regarde comme elle est laide, carbonisée, malodorante,
les pieds fourchus, les cuisses pleines de croûtes,
les ongles mangés jusqu'à l'os, les entrailles gelées,
le sexe cousu à tout jamais.

Tu as bien fait de partir, mon amour, parce qu'elle
est méchante, affamée, mal famée, et si triste,
oh ! si tu savais, triste, si triste, plus triste
qu'un chien perdu dans l'orage,
plus triste que la pluie sur l'océan,
au petit matin de la nuit où le père est mort
sans un mot...

A jamais disparu... le bel amour... qui transformait
le monde...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Arrive Angèle.

ANGÈLE.- Bénédicte... ma Bénédicte...

BÉNÉDICTE.- Chaque chose tombe et je tomberai...

ANGÈLE.- On te ramassera...

BÉNÉDICTE.- Regarde comme j'ai grossi...

ANGÈLE.- Je vois partout des grosses, la ceinture au-dessus du ventre, et qui rient.

BÉNÉDICTE.- Mais mon ventre à moi est plein de larmes... *(elle pleure)*

ANGÈLE.- Pleure... pleure, puisque tu n'as pas fini tes larmes...

BÉNÉDICTE.- J'aime mieux mon effroi que Dieu en personne se tenant devant moi. J'aime mieux mon enfer à cent mille bouches puantes, parce que c'est là que je vis avec lui. Il peut disparaître dans la forêt amazonienne, je vivrai toujours avec lui, dans les cris et les questions, mais « avec lui »... Il ne le sait pas, le pauvre...

ANGÈLE.- Il le sait.

BÉNÉDICTE.- Comment ?

ANGÈLE.- Aux hommes qui partent, un œil leur pousse derrière la tête.

BÉNÉDICTE.- A mon mariage... J'avais un bouquet de fleurs fraîches ?

ANGÈLE.- Des freesias, des roses, et du lilas...

BÉNÉDICTE.- Oui... tu t'en souviens, toi. Il faisait beau ?

ANGÈLE.- Comme aujourd'hui.

BÉNÉDICTE.- Oui... Oui... le beau temps... Quand il a passé l'alliance à mon doigt, il avait des larmes plein les yeux...

ANGÈLE.- Les hommes ne pleurent qu'une seule fois dans leur vie.

BÉNÉDICTE.- Moi j'ai pleuré partout. Dans les rues, dans les autobus, dans les ascenseurs, dans les armoires, dans les avions, dans mon café, dans les mers, dans les tiroirs, dans les téléphones. *(elle rit)* Ah ! dans les téléphones... Je me demande comment le mien fonctionne encore... *(temps)* Tu sais ce qui a été le plus dur ? Les deux oreillers sur le lit. Et le rond de serviette à son nom... Il est ici ?

ANGÈLE.- Je ne l'ai pas vu.

BÉNÉDICTE.- Seul ou accompagné ?

ANGÈLE.- Je ne l'ai pas vu.

BÉNÉDICTE.- Je l'entends qui rit parmi les autres...

ANGÈLE.- Non.

BÉNÉDICTE.- J'ai quelque chose dans mon sac... - J'ai envie de vomir - Il n'a pas le droit de me regarder... va le lui dire...

ANGÈLE.- Il n'est pas ici.

BÉNÉDICTE.- Va lui dire que ce n'est pas moi... qui suis là... ! (*elle éclate de rire*) C'est pour ça que mon sac est si lourd...

ANGÈLE.- Tu veux que je te demande ce que c'est ?

BÉNÉDICTE.- Quatre mois après son départ, j'ai trouvé dans un tiroir trois rouleaux de photos... de trente-six poses chacun...

ANGÈLE.- Donne-les moi.

BÉNÉDICTE.- Si j'apprends plus atroce encore ? - Tout est fini. Tout est raté... Je sais. Mais si une bête surgissait, qui me cracherait le pire du pire ?

ANGÈLE.- On lui écrasera la tête.

BÉNÉDICTE.- Je vais vomir...

ANGÈLE.- Viens... Donne-moi ton sac.

Angèle entraîne Bénédicte.

Les Trois Pucelles qui étaient restées à l'écart :

PREMIÈRE PUCELLE.- Si tu voulais tu pourrais être pickpocket...

TROISIÈME PUCELLE.- J'ai déjà essayé.

PREMIÈRE PUCELLE.- Et ?

TROISIÈME PUCELLE.- J'ai passé la nuit au poste.

DEUXIÈME PUCELLE.- Et alors ?

TROISIÈME PUCELLE.- Maintenant, je prends des cours.

Elles s'éloignent.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 15

Vincent prend des photos : les Pucelles qui s'éloignent - l'arbre - une feuille à terre, etc.

Marie arrive, marchant lentement. Elle a l'habitude d'être seule.

VINCENT.- Ma belle Marie... on te laisse seule ?

MARIE.- Je me laisse seule...

VINCENT.- Tu as bien fait de venir... Tout le monde est heureux de te revoir. (*temps*) Comment vas-tu ?

Elle lui répond par un mouvement d'épaule et un sourire.

VINCENT.- Tu tiens le coup ?

MARIE.- Je me tiens. Le temps s'étire... mais je me tiens.

VINCENT.- Financièrement ?

MARIE.- Je travaille à la maison.

VINCENT.- Tu t'en sors ?

MARIE.- A la campagne, tout est moins difficile.

VINCENT.- Tu as pu aller le voir ?

MARIE.- En novembre dernier... Trois visites en huit ans...

VINCENT.- Comment est-il ?

MARIE.- Il n'a presque plus de dents. Il a perdu ses cheveux.

VINCENT.- Tu es restée là-bas ?

MARIE.- Trois jours...

VINCENT.- Son moral ?

MARIE.- On lui refuse toujours encre et papier. Il me dit qu'il apprend par cœur un livre qu'il finira bien par faire passer...

VINCENT.- Il n'a pas le droit de t'écrire ?

DENISE BONAL

MARIE.- Une lettre par mois. Une seule feuille. Il écrit si fin que je passe plusieurs jours à la déchiffrer. C'est très bien. Ça me fait du profit. *(elle rit)* Nous avons un code pour les choses de l'amour.

VINCENT.- Tu as bien fait de venir, Marie... Tu es courageuse... Ça ne te bouscule pas trop ?

MARIE.- Quoi ?

VINCENT.- Tout ce fouillis... toute cette agitation des cœurs...

MARIE.- Rassure-toi : je ne comprends pas tout.

VINCENT.- J'ai été ridicule tout à l'heure... hein ?

MARIE.- Tu m'avais parlé de cette femme... elle est belle comme un ange chapeauté.

VINCENT.- Nous sommes tous fous... On retrouverait, à l'aube, la mariée pendue à cet arbre...

MARIE.- Tais-toi.

VINCENT.- Comment fais-tu, Marie, là-bas... toute seule ?

MARIE.- Je me lève tous les jours à six heures. Je fais mon café. Je vais le boire au bout de la table, près de la fenêtre, d'où par beau temps, on aperçoit la colline. Je pense à lui, là-bas. Dans son trou. L'heure, où on lui jette son morceau de pain. Après... J'imagine ce qui se passe dans d'autres maisons. Un homme allume du feu dans la cheminée. Un autre prépare un chocolat pour sa femme enceinte. Des écoliers devant leurs tartines. Des tas de chiens sont heureux parce que la maison s'est enfin réveillée... Un homme se demande comment il va tenir sur son tracteur. Il a un furoncle à la fesse. Une jeune fille attend le courrier. Non pour les lettres, mais pour le facteur. La marchande de journaux qui lève son rideau de fer, ne sait pas encore que dans ces journaux on publie la liste des prisonniers graciés.

VINCENT.- Un jour, ce sera le tour de Jacques.

MARIE.- Non, il faudrait qu'il renie ses propos, qu'il donne raison à la tyrannie. Il a déjà refusé deux fois... Il refusera encore...

VINCENT.- Tu as rencontré les autres ?

MARIE.- Oui. Ils témoigneront des tortures, des humiliations... Lui, ne sortira pas.

VIN
MAI
VINC
MAF
tem
posé
s'int
bien
Il le
Le p
ans t
Qu'e
VINCI
MARI
VINCE
voir,
l'astu
MARIE
sens t
VINCE
MARIE
bien. F
(temps
Jusqu'
de leu
Mais c
elles sc
Ils sorte

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

VINCENT.- Mais... toi, Marie... Toi ?

MARIE.- Je n'ai pas fait l'amour depuis huit ans... J'oublie...

VINCENT.- Ne l'oublie pas lui... Mais fais quelque chose pour toi.

MARIE.- Une jeune fille, timide, est assise sur un banc. C'est le printemps. Les acacias sont en fleurs. Un jeune homme, à côté d'elle, a posé sa main sur le genou droit de la jeune fille. Qui fait semblant de s'intéresser au panache blanc d'un avion dans le ciel... Il placerait bien sa main entre les genoux de la jeune fille... Mais qui sait... Si ?... Il le fait. Et j'ai serré les genoux. J'ai emprisonné sa main pour la vie... Le panache de l'avion a disparu... Il militait déjà. On avait dix-sept ans tous les deux... *(silence)*

Qu'est-ce que tu peins, maintenant ?

VINCENT.- *(provoquant)* Des salades.

MARIE.- Ah ! Oui... des salades...

VINCENT.- Des salades suspendues par une ficelle... et pourtant on peut voir, dans tous ses détails frisés, le cœur de la salade. Tu comprends l'astuce ?... *(il rit tristement)* La salade vous regarde en face...

MARIE.- Accompagne-moi... Je vais partir doucement... Mais je me sens un peu gauche soudain...

VINCENT.- Les filles ?

MARIE.- Elles sont belles. Je leur parle de lui. Elles écoutent moins bien. Elles projettent avec des copains des vacances à la neige...

(temps)

Jusqu'ici elles ne se sont jamais inquiétées de leur nom de famille, ni de leur prénom. Tout le monde est gentil pour nous, au village... Mais dans quelques années... elles ne seront plus de ce pays... où elles sont nées...

Ils sortent.

Séquence 16

Reviennent Octave et Mathieu qui tient une assiette au milieu de ses livres.

MATHIEU.- Bon Dieu, vous savez ce qui m'arrive ?

Octave fait signe qu'il a la bouche pleine et qu'il ne peut parler.

Gilbert passe en courant et maladroitement se cogne contre eux. Champagne renversé.

Ça ne tache pas ! (*à Gilbert qui est au loin*) Petit merdeux !!

OCTAVE.- Qui est-ce ?

MATHIEU.- Il n'a pas de père ! Vous savez ce qui vient de m'arriver ? Hier soir, dans cette librairie où j'ai l'habitude de m'arrêter...

OCTAVE.- Hier soir, malgré la saison, un brouillard qui sentait la colle de bureau...

MATHIEU.- J'ouvre un livre au hasard, intitulé : « Une vie comme tant d'autres ». Je commence à lire... au hasard des pages. Mon cœur devient fou...

Octave avale de travers... Il tousse frénétiquement...

MATHIEU.- (*tout en lui tapotant le dos*) Un livre qui raconte ma vie dans tous mes détails.

OCTAVE.- Je n'ai pas bien entendu... (*il continue à tousser*)

MATHIEU.- Ça va ? (*Octave fait signe que oui... Mathieu attend qu'il soit tout à fait rétabli*) Un livre qui raconte ma vie dans tous mes détails.

OCTAVE.- Oh ! Chacun de nous a rencontré sa vie dans un roman. Les petites Bovary du monde entier ont reçu leur panier d'abricots.

MATHIEU.- Non, non, il ne s'agit pas seulement d'abricots ! Toutes les vies se ressemblent : on naît, on se fatigue, on meurt... Ce sont les détails qui différencient les vies. Ainsi, à l'heure de ma naissance, un orage a déraciné un chêne dans le jardin. Ma mère m'a mis au monde dans le fracas d'un arbre abattu. Banal ? Dans le livre ! A ma première communion, amoureux d'une petite fille, je me suis retourné pour lui

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

sourire, j'ai mis le feu, avec mon cierge, à l'aube d'une communiantie devant moi. Affolement ! Pompiers dans l'église. Gifle ! Hein ? Dans le livre ! Tout. Tout est consigné dans ce livre jusqu'aux moindres détails. Événements. Conversations. Intestins fragiles. Amitiés... gaffes... pulsions secrètes... boissons préférées.

OCTAVE.- Je suis cité ?

MATHIEU.- J'ai aimé une petite bossue... Pas courant ! Noté ! Toutes mes lectures.

OCTAVE.- Vos lectures ? Diable... avec un lexique... ?

MATHIEU.- La première fois que j'ai embrassé celle qui devait devenir ma femme, mon corps était si exalté, j'ai perdu l'équilibre, j'ai failli basculer avec elle sur les rails d'un train qui entrait en guerre...

OCTAVE.- En guerre ?

MATHIEU.- En gare. Un jour, en attachant un collier au cou de ma mère, je l'ai mordue... qui le savait ?

OCTAVE.- Pourquoi la mordre ?

MATHIEU.- C'est dit dans le livre. Mes pensées les plus secrètes y sont dévoilées...

OCTAVE.- Et qu'est-ce qu'on dit de moi ?

MATHIEU.- Vous savez que ma femme est repartie en Amérique huit jours après notre mariage...

OCTAVE.- Je ne savais pas...

MATHIEU.- Mais si, tout le monde le savait...

OCTAVE.- Bon...

MATHIEU.- Après son départ, pour éviter d'avoir avec ma mère, qui vivait avec nous, des problèmes d'intendance, j'ai engagé une petite bonne, Angèle... qui venait de sa campagne.

OCTAVE.- ... Habillée en parme ?

MATHIEU.- En violet. Quatre ans plus tard, ma femme m'écrit - il y avait des fautes dans sa lettre, elles sont notées dans le livre - et me supplie de venir la chercher à New York... - Je n'aurais pas dû y aller... Ça c'est une autre histoire.

OCTAVE.- J'aimerais bien savoir pourquoi vous avez mordu votre mère.

MATHIEU.- Vous achèterez le livre...

Angèle apparaît, jeune fille.

La scène suivante va se dérouler avec Octave en spectateur.

ANGÈLE.- Vous m'avez fait appeler, Monsieur ?

MATHIEU.- Angèle, êtes-vous déjà allée à New York ?

ANGÈLE.- Je suis née dans la Creuse.

MATHIEU.- Oui, bien sûr... Si vous le permettez, je vous y emmène. Non... ne soyez pas inquiète... mes intentions sont pures. Voyons : restons calmes tous les deux... C'est que... Il ne faut jamais exciter les dieux qui flânent au-dessus de nos têtes, les mains dans les poches...

(s'adressant à Octave, en aparté)

... Je ne sais pas encore pourquoi je lui ai adressé cette phrase aussi ridicule que prétentieuse...

(revenant à Angèle)

Si vous le voulez bien... j'ai pris votre billet... nous partons demain... Il fait très froid là-bas... Je vous ai acheté un manteau en laine pure et un petit bonnet, également en laine pure, de couleur verte.

ANGÈLE.- Je vous remercie, Monsieur... Mais je n'ai pas tout compris...

MATHIEU.- Il vient de m'arriver un très grand bonheur... J'en suis tout démoli... J'ai besoin d'en parler... Si je n'en parle pas, je vais m'étouffer... Dans l'avion, si je m'endors, réveillez-moi... que je sache bien que ce n'est pas un rêve... *(il pleure)*

ANGÈLE.- J'ai compris... Pleurez Monsieur... Je sens bien que ce sont des larmes que vous ne regretterez pas...

MATHIEU.- *(à Octave, en aparté)* C'était une jolie réplique pour une fille de la Creuse !

ANGÈLE.- Et dès que Monsieur s'endort, je le réveille ?

Angèle s'éclipse. Mathieu et Octave se rejoignent.

OCTAVE.- Comment se fait-il qu'à son âge elle soit déjà habillée en parme ?

MATHIEU.- En violet. Cette scène, mot pour mot dans le livre !

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

OCTAVE.- Retrouvez l'auteur.

MATHIEU.- Publié « sans » nom d'auteur.

OCTAVE.- Ça existe ?

MATHIEU.- Avec sur la tranche, les trois petites étoiles de l'anonymat.

OCTAVE.- Quand a-t-il été publié ?

MATHIEU.- Mis en vente, hier matin.

OCTAVE.- On me voit dans le livre ?

MATHIEU.- Oui, oui, je vous l'ai déjà dit, Bon Dieu !

OCTAVE.- Mais au fond, qu'est-ce qui vous gêne ?... C'est plutôt agréable de pouvoir tenir toute sa vie entre ses mains. A part vos intimes... qui vous reconnaîtra ?

MATHIEU.- Je ne vous ai pas tout dit : à la dernière page du roman... l'auteur écrit que j'achète un livre qui raconte ma vie...

OCTAVE.- Ah ? Savoureux...

MATHIEU.- Est-ce que ce n'est pas le signe que ma vie s'arrête là...

OCTAVE.- Attendez le deuxième tome !

Séquence 17

Passent les Trois Pucelles qui se tiennent par la taille et exécutent une sorte de danse à leur façon. Elles sont suivies des Deux Vieillards. Elles disparaissent. Mathieu et Octave disparaissent à leur tour.

MARCEL.- *(regardant les Pucelles au loin)* Ce que j'ai pu bander dans la vie... bander... mais bander... bien plus haut qu'à l'horizontale !

GASTON.- Allons, allons, mon vieux... restons simples !

MARCEL.- J'aurais voulu savoir combien de fois j'avais bandé... Impossible... Autant qu'il y a d'étoiles...

GASTON.- Les étoiles meurent aussi.

MARCEL.- Je bande encore...

GASTON.- Dans vos vieux rêves...

MARCEL.- Pas du tout. Le soleil se lève. Je l'entends qui fricote entre les persiennes. Le marchand de journaux enroule son rideau de fer, et moi sans me lever de mon lit, je me lève à ma manière.

GASTON.- Faites une déclaration à l'Académie des Sciences.

MARCEL.- J'en vois des comme nous qui promènent à leur bras de jolies ablettes.

GASTON.- Leurs nièces... Ou de très riches vieillards.

MARCEL.- C'est vrai que les vieux très riches sont beaucoup moins vieux que les pauvres du même âge... *(silence)* Comment avons-nous fait ?

GASTON.- Pour ?

MARCEL.- Pour arriver jusqu'à notre âge ... ?

GASTON.- On a été du lundi jusqu'au samedi...

MARCEL.- Oui, mais encore ?

GASTON.- Du samedi au samedi suivant...

M
V
C
C
M
L
C
C
q
a
C
G
q
M
V
G
M
l'e
G.
be
de
M.
m
G/
Pa
JU
d'
M
pr
te
re
RC
JU
ca

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

MARCEL.- Non. Non... Il y a une sorte de mystère dans cette réussite vitale. Nous avons en nous un entrelacs de volontés diverses qui donnait à notre vie... la force... la chaleur d'un métal en fusion.

GASTON.- Du calme, du calme... voulez-vous...

MARCEL.- Enfin, rappelez-vous : autrefois nous avons été des Chefs. Des Flamants. Des Piliers du Temple. Des Figures de Proue.

Gaston a un rire sardonique.

On nous offrait des alliances et des combinaisons. On nous posait les questions essentielles. On recherchait notre ombre. Nul ne se serait aventuré, sans nous demander conseil !... On illuminait notre avenir. C'était autre chose que de se laisser glisser d'un samedi à l'autre.

GASTON.- Pour être aujourd'hui de vieux machins, cassés en deux, et que tout le monde voudrait voir « se casser » définitivement.

MARCEL.- Vous avez un morceau de vieillesse qui se coince, mon vieux ! (*silence*) Vous étiez beau, autrefois ?

GASTON.- Ça ne se voit pas ?

MARCEL.- Si, si, mais l'hiver ne raconte pas tout ce qui s'est passé l'été.

GASTON.- J'étais très beau. Je portais des cravates de soie. J'avais beaucoup d'humour. Tous les dimanches je courais en lisière de forêt, dès six heures du matin...

MARCEL.- Pour avoir aujourd'hui des genoux aussi mous que les miens !

GASTON.- J'adorais l'argent et les femmes très fardées...

Passent, enlacés, Roméo et Juliette.

JULIETTE.- Maintenant, Roméo, il ne s'agit plus ni de rossignol, ni d'alouette, ni d'échelle. Laisse les oiseaux se tromper de lumière... Maintenant il s'agit de m'aimer comme je t'aime. Parce que tu es le premier amour de ma vie et que ça va compter pour tout le reste du temps. Il faut que tu m'aimes aussi fort que tu le peux. C'est ça qui te reste à faire.

ROMÉO.- Et nos parents, Juliette ?

JULIETTE.- Quels parents ? Roméo, il fait trop beau pour ne pas être caressée...

DENISE BONAL

ROMÉO.- Oui, Juliette, viens me caresser.

Ils s'échappent en courant.

MARCEL.- Ça c'était bon... même si ça devait rater... c'était bon...

GASTON.- Ce qui ne va pas rater, c'est ce qui se prépare...

MARCEL.- Ce qui se prépare ?

GASTON.- Mon fils travaille à un projet au ministère de la Surpopulation. On va construire une cité sous-marine.

MARCEL.- Pour étudier la mer ?

GASTON.- Pour nous.

MARCEL.- Je ne vais pas étudier la mer, à mon âge.

GASTON.- Si on veut débarrasser les cités de tous les vieillards qui traînent dans les rues et les cafés, qui occupent dans les squares les bancs les plus ensoleillés, qui encombrant les hôpitaux et de trop vastes appartements, ces vieux qui ne rapportent rien à l'Etat, et qui se prélassent, eux, les Improductifs, alors c'est vrai, tant au point de vue moral que sociologique, les cités sous-marines sont une magnifique solution...

MARCEL.- C'est possible, mais moi je ne descendrai pas !

GASTON.- On ne vous demandera pas votre avis !

MARCEL.- Ah ! C'est un vrai farceur, votre fils !

GASTON.- De vraies villes sous-marines, avec des avenues bordées de palmiers en plastique, des commerces, des cinémas, des hôpitaux bien sûr, des terrains de boules, des pissotières gratuites à tous les carrefours, et même des piscines... *(il rit)*

MARCEL.- Nous... seuls ?

GASTON.- Nous, seuls. Nos infirmières et notre climatisation...

MARCEL.- Je n'y crois pas...

Passent les Commères.

COMMÈRE A.- Il est tellement attaché à cette femme que lorsqu'il ne la trouve pas, il croit que c'est lui qui a oublié de venir.

COMMÈRE B.- Je comprends très bien.

Elles vont s'asseoir sur le tronc d'arbre.

M
le
G.
M
G,
fa
M.
GA
vo
MA
GA
MA
GA
ZOI
MA
GA
alg
MA
Il s'
Les
COM
Elle
part
un b
lain
Vou
COM
Elles

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

MARCEL.- C'est une plaisanterie... Descendra qui voudra, pas moi. Et le soleil ?

GASTON.- Pourquoi pas la lune ?

MARCEL.- Vous avez toujours aimé raconter des histoires...

GASTON.- Un jour, vous recevrez un formulaire, vous enjoignant de faire vos valises.

MARCEL.- Et ma chatte qui déteste l'eau ?

GASTON.- De grands ascenseurs lumineux et remplis de vieilles valse vous amèneront, de temps en temps, vos petits-enfants terriens...

MARCEL.- Je rentre.

GASTON.- Déjà ?

MARCEL.- Une infirmière doit me faire une piqûre...

GASTON.- Elle est jeune... Vous allez encore vous mettre à l'horizontale...

MARCEL.- Et quand on regardera à travers les vitres ?

GASTON.- De l'eau, de l'eau, des vagues, quelques tempêtes, des algues et de l'eau.

MARCEL.- Plus d'hospices. Des aquariums !

Il s'en va lentement.

Les deux Commères se lèvent.

COMMÈRE A.- La pauvre ! C'était une grande chanteuse dans son pays. Elle a pris un boat-people. Elle a été violée sept fois, jetée à la mer parmi les requins, repêchée. Aujourd'hui, elle vit ici. Elle travaille dans un bureau. Pendant ses trajets en métro, elle tricote des petits carrés de laine qu'elle assemble pour confectionner des couvertures. La pauvre ! Vous vous rendez compte !... Une cantatrice !...

COMMÈRE B.- Elle les vend combien ses couvertures ?

Elles s'éloignent.

Séquence 18

La noce en farandole ramène Marcel. Vincent va arracher à la farandole la Femme au chapeau.

VINCENT.- Tu as eu honte de moi tout à l'heure...

AGNÈS.- Non. J'ai beaucoup aimé tes fureurs. C'était comme au théâtre...

VINCENT.- Maintenant que le temps a balayé, dis-moi pourquoi tu m'as souri dans le petit café ?

AGNÈS.- Tu veux le savoir ?

VINCENT.- Ça va être méchant ? (*temps*)

AGNÈS.- Ce matin-là, dans le square de l'hôpital, j'attendais des résultats. Les médecins n'étaient pas optimistes. Je regardais les arbres. Je me disais : « Quand ils auront leurs feuilles d'automne, où serai-je ? ». J'ai vu un jeune interne traverser la cour, sa pèlerine bleu marine sur sa blouse. Il avait l'air d'un adolescent. Jamais plus je ne sentirai les lèvres d'un homme sur les miennes. Je souhaitais que la foudre me tue sur place. Mais c'était, si tu t'en souviens, un admirable ciel d'été. J'ai fait un pari avec moi-même : si les résultats étaient négatifs, je donnerais un an de ma vie au premier homme qui me regarderait. Un an ce n'était pas cher pour toute une vie...

VINCENT.- Tu m'as donc trahie au premier regard...

AGNÈS.- En sortant de l'hôpital, j'ai marché les yeux baissés. Je suis entrée dans ce café inconnu, en regardant le sol. Il y avait d'autres hommes. J'entendais leurs voix. C'est à toi que j'ai donné mon bonheur d'être vivante...

VINCENT.- Tant pis...

AGNÈS.- Pas tant pis. Nous avons ri ensemble...

VINCENT.- Ton chapeau de velours noir et son énorme rose blanche...

AGNÈS.- Elle était jaune...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

VINCENT.- Ah ... ?

AGNÈS.- Tu continues à peindre ?

VINCENT.- Bien sûr. Des salades ! Je les accroche dans les restaurants. Les clients mangent leur chicorée sans regarder les miennes... Ça vaut mieux...

AGNÈS.- Cézanne avec ses pommes... Toi avec tes salades.

VINCENT.- (*il n'est pas dupe*) Bien sûr...

AGNÈS.- Embrasse-moi...

Il l'embrasse longuement.

Elle était blanche...

VINCENT.- (*il la regarde amoureuxment*) Arrange-toi Agnès, si tu le peux... pour que jamais je ne te revoie... mon petit amour...

Agnès s'en va. Il reste seul. Il se demande pourquoi il est là. S'il courrait après Agnès ? Mais il ne bouge pas. C'est trop tard... Il tient à se faire du mal. Alors il va s'asseoir sur l'arbre abattu.

Trois salades pour six francs... et pour finir la journée.

Séquence 19

ANGÈLE.- (*arrivant*) Sur le seuil de cette maison où je suis née, je les revois.

Ils se tiennent droits, comme pour une photographie,
Et portent tous des vêtements à carreaux.

Mon père se tamponne le cou avec un gros mouchoir
roulé en boule.

Il me regarde comme si j'allais fondre.

Ma petite sœur a une morve sous le nez, pas une morve de chagrin,
une morve naturelle.

Ma mère tient à deux mains la boucle de sa ceinture.

Ils me disent au revoir sans ouvrir la bouche.

Je ne pleure pas.

Je ne me retourne pas.

J'ai juste le temps pour le car.

Le chemin en pente, les cailloux qui roulent sous mes pieds.

Et j'entends déjà le ronflement du moteur.

A travers la vitre,

j'aperçois notre âne, il ne mange pas, il regarde au loin.

Je ne le reverrai plus.

Ni la Blanchette qui m'a toujours donné son lait, sans broncher.

C'est seulement quand le train a ralenti que je me suis mise à pleurer.

Parce qu'une poule, près d'une mare, buvait en rejetant la tête en
arrière,

comme elles font toutes.

C'était une poule rouge qui buvait toute seule,

en regardant le ciel.

Et j'ai pleuré des larmes énormes.

J'ai compris que j'étais passé de l'autre côté de ma famille.

De l'autre côté de mon âge.

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Quand le contrôleur est passé, j'ai remarqué qu'il avait oublié de boutonner un bouton de sa braguette.

Alors, mes larmes se sont arrêtées toutes seules.

C'était déjà l'automne.

Le soleil, les arbres, et les poules avaient la même couleur.

J'avais seize ans.

En arrivant à la ville, j'avais idée d'entrer dans un incendie.

Arrivent, en courant, comme toujours, le Fils et sa Mère.

LE FILS.- Je te l'ai déjà dit, maman, tu vas me tuer à la fin, pour le savoir, il faudrait passer par le judas.

LA MÈRE.- Alors, passe.

LE FILS.- On-ne-peut-pas-passer-par-un-judas !

LA MÈRE.- Alors quelle solution mon Guittou ?

LE FILS.- Shit ! Shit !

LA MÈRE.- Ne dis pas chut ! Personne ne nous écoute.

Ils sortent.

ANGÈLE.- Je leur écris si peu. Ils ne savent plus pourquoi ils ont vécu. Dans ces champs où petite fille, je ramassais le blé pour le mettre en javelles, la friche est arrivée. Dans les « Courtelles » où nous allions pêcher les écrevisses, les ronces et les genêts font barrière. On est tous partis. Mon frère est mécanicien, ma sœur est entrée dans les Postes. Ils ne regardent plus le ciel pour savoir le temps du lendemain. Ils ne s'occupent plus d'où vient le vent. Ils se demandent pourquoi ils ont tellementensemencé, tellement compté. Ils me disent que la terre se mange elle-même... La belle et bonne terre qui ne s'arrête jamais. Le soir, mon père et ma mère regardent la télévision. Est-ce qu'ils se parlent encore ?

Passent Commère A et Michel.

MICHEL.- Vous êtes très active, pour votre âge...

COMMÈRE A.- Vous ne connaissez pas mon âge...

MICHEL.- Non, mais je trouve que vous ne faites pas l'âge que je devrais vous donner.

Ils se promènent.

ANGÈLE.- Bien sûr je pense à eux – dans leurs vêtements à carreaux. Mais peu à peu... je n'ose plus penser à eux. Ils se mettent à rapter... Je les vois de plus en plus petits. Et même parfois, ils sont assis, côte à côte, sur une étagère, jambes pendantes, avec des bouquets de persil entre eux... On ne peut pas accepter de voir ainsi sa famille sur une étagère... J'ai peur, mais j'irai les voir, à la fin de l'été...

Quelques invités de la noce rejoignent Commère A et Michel. Soudain Commère A bute et tombe au sol de tout son long. On se précipite. On la relève.

L'HOMME.- (*qui l'a relevée*) Vous êtes tombée ?

MICHEL.- Vous vous êtes fait mal ?

UN HOMME.- Sur quoi avez-vous glissé ?

MICHEL.- Sur rien.

COMMÈRE B.- (*à Commère A*) Qu'est-ce qui vous a pris ?

COMMÈRE A.- Vous me demandez cela comme si je l'avais fait exprès !

UNE FEMME.- Il faudrait appeler un docteur.

COMMÈRE A.- Non, non...

UN HOMME.- Montrez-nous votre genou.

COMMÈRE A.- (*le faisant*) Et pourtant, je n'ai pas bu... Oh ! Mon collant...

L'événement s'estompe.

Tandis que Commère A époussette ses vêtements.

COMMÈRE B.- (*à Commère A*) Vous avez remarqué que les femmes tombent beaucoup plus que les hommes...

COMMÈRE A.- Oui... Dans notre jeunesse nous tombons dans leurs bras... après nous tombons toutes seules...

Le groupe d'invités apprécie la belle humeur de Commère A. Puis on se disperse...

ANGÈLE.- Et deux ans plus tard, ma belle campagne loin derrière moi, sept heures d'avion, une ville qui monte au ciel en se tenant sur du verre, Monsieur Mathieu entre les bras de son adorée américaine,

et moi,
neiger.
un par
prénom
américain
toujours
télépho
l'épicer
minéral
sourit. Ja
je dis : «
de ce cc
triomph

*Passent et
trouve pr*

LA FEMME
chauffag
brûleron
chiens...

OCTAVE.-

LA FEMME

OCTAVE.-

LA FEMME

des enfa

Maintena

Pour ne p

OCTAVE.-

LA FEMME

OCTAVE.-

LA FEMME

serpents.

OCTAVE.-

Ils se dispe

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

et moi, avec une poignée de dollars entre les doigts. Il commençait à neiger. Pour bien en comprendre la valeur, je regarde les billets verts un par un. Et tout d'un coup, voilà que sur l'un d'eux, je vois mon prénom écrit à l'encre rouge : « Angèle ». « Angèle » sur un dollar américain ! Et un message : « Angèle, de la rue des Trois Fils, je t'aime toujours autant, et je t'attends ! ». Signé : « Renaud ». Et un numéro de téléphone américain. Renaud ça me disait ce garçon qui livrait l'épicerie chez les Mathieu : le sucre le miel, le thé et les eaux minérales, sur son épaule gauche. On s'était à peine parlé. Beaucoup souri. Jamais osé. Je suis tombée dans l'extraordinaire ! Au téléphone, je dis : « C'est moi, Angèle ». Il me donne rendez-vous – j'ai une photo de ce coin de New York à Washington Square, au pied d'un arc de triomphe. J'ai du mal à trouver. Mais je trouve. Je suis là, devant lui...

Passent des invités de la noce qui discutent entre eux. La Femme éplorée se trouve près d'Octave.

LA FEMME ÉPLORÉE.– Ils n'ont plus rien. Ni eau, ni électricité. Ni chauffage. Ils ne trouvent rien à manger. Et quand l'hiver arrivera ils brûleront leurs derniers meubles, leurs livres... Ils mangeront leurs chiens...

OCTAVE.– Je vous en prie... pas ici... pas au milieu de cette fête...

LA FEMME ÉPLORÉE.– Où alors ? Où ?

OCTAVE.– Ailleurs...

LA FEMME ÉPLORÉE.– On voit des enfants défigurés par la peur, des enfants infirmes, assis contre les murs de maisons calcinées. Maintenant, ils n'ont plus d'espoir, les gens de là-bas... ils se suicident. Pour ne pas se rater, ils se tirent un coup de revolver dans la bouche...

OCTAVE.– Je vous en prie... pas maintenant... pas maintenant.

LA FEMME ÉPLORÉE.– Mais quand alors ?

OCTAVE.– Demain... je ne sais pas... plus tard... quand vous voudrez !

LA FEMME ÉPLORÉE.– Alors nous dormirons tous sur un lit de serpents.

OCTAVE.– (*distrain*) Si vous voulez !

Ils se dispersent.

Séquence 20

Angèle et Renaud, loin l'un de l'autre. La neige maintenant va se mettre à tomber mais seulement sur eux deux. Le ciel, autour d'Angèle et de Renaud, restant estival et lumineux.

RENAUD.- Il y avait une tempête de neige sur New York. La ville était déserte. Des pigeons morts dans les congères. Je courais vers cet amour de mes dix-huit ans... Elle était venue enfin, ma secrète, mon entêtée... J'ai vu de loin son petit bonnet vert...

ANGÈLE.- Je l'ai reconnu. Je l'ai reconnu à sa marche. Je ne l'avais pas du tout oublié... J'étais déjà heureuse...

RENAUD.- Elle était si petite dans New York. Personne ne pouvait être plus petit sous la neige de New York. Elle aurait pu tenir dans ma main... C'est pour ça... J'étais assommé... Elle me souriait. Je crois même qu'elle riait. Son nez retroussé... Ses yeux obliques... Elle était déjà heureuse ! Tout d'un coup je me suis senti fatigué. J'aurais voulu m'asseoir par terre dans la neige et m'endormir... Elle n'était pas si petite, ni New York si grand !... Mais voilà que cette chose, entre nous, était survenue... cette chose sans nom... et dans les miracles tout est fixé d'avance.

Ils sont maintenant l'un près de l'autre, avec la neige au-dessus d'eux.

RENAUD.- C'est donc... toi... Angèle ?

ANGÈLE.- Sûr que c'est moi... Qui je pourrais être ?

RENAUD.- Comment tu as fait... pour me retrouver ?

ANGÈLE.- Quand monsieur Renaud inscrit son numéro de téléphone américain sur un dollar et que mademoiselle Angèle découvre un message qui l'intéresse au plus haut point...

Elle lui montre en riant le dollar.

RENAUD.- Oui... oui... c'est bien mon encre rouge.

ANGÈLE.- Je ne sais pas si c'est l'encre, mais ce sont bien les mots... Est-ce que monsieur Renaud n'aurait pas pu pour exprimer ses sentiments, utiliser une formule un peu moins hasardeuse ?

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

RENAUD.- C'est-à-dire que...

ANGÈLE.- Oui...

RENAUD.- C'est-à-dire... que j'ai envoyé ce dollar... Rue des Trois Fils... l'an dernier ; pour Noël...

ANGÈLE.- Rue des Trois Fils ?

RENAUD.- Oui...

ANGÈLE.- Je ne l'ai jamais reçu...

RENAUD.- Il se sera perdu...

ANGÈLE.- (*riant*) Il ne s'est pas perdu du tout !

Passent tous près d'eux le Fils et la Mère, courant.

Angèle, étonnée, les suit du regard.

A New York ?

RENAUD.- (*pour lui*) C'est la neige qui a tout fait... et son béret de laine vert, déjà tout blanc...

(*à Angèle*) Est-ce que tu as froid aux pieds ?

ANGÈLE.- Pas du tout. Pourquoi ?

RENAUD.- On dirait que tu danses...

ANGÈLE.- C'est le bonheur. J'entre dans le bonheur à pieds joints. Si tu veux, tu peux m'embrasser... (*et c'est elle, sur la pointe des pieds, qui l'embrasse*)

RENAUD.- Même sous la neige, ta bouche est chaude...

Survient Bénédicte.

BÉNÉDICTE.- Qu'est-ce que tu as fait des pellicules ?

ANGÈLE.- Laisse-moi...

BÉNÉDICTE.- Tu les as détruites, méchante !

ANGÈLE.- Je ne peux pas te répondre. Je suis à New York avec Renaud. Nous sommes en train de nous fiancer... (*elle rit*) Sous la neige !... Tout à l'heure, Bénédicte...

Bénédicte s'écarte du cercle de neige mais demeure présente, à l'écoute...

RENAUD.- Je reviendrai bientôt.

ANGÈLE.- Sûr ?

RENAUD.- Sûr. (*pour lui*) On était déjà fiancés. J'étais au bord d'une falaise. J'ai sauté.

Je reviendrai Angèle...

DENISE BONAL

ANGÈLE.- Combien y a-t-il de dollars dans le monde ? Des milliards ?

ANGÈLE.- Oui... Des milliards...

VOIX OFF.- Angèle !... Viens... c'est pour une photo...

ANGÈLE.- *(lui montrant)* Je laisse tous les milliards pour celui-ci.

Et Angèle s'en va, à reculons, lui disant au revoir de la main comme lorsqu'on part en train pour un long voyage.

Séquence 21

Renaud et Bénédicte se retrouvent ensemble. Ils se promènent. Le jour commence à tomber.

RENAUD.- Elle a fait encadrer le dollar. Il est à la tête de notre lit. Il a un peu jauni...

BÉNÉDICTE.- Il méritait bien cela.

RENAUD.- Cette petite Angèle sous la neige, à Washington Square. C'était une erreur.

BÉNÉDICTE.- Tu ne l'aimais pas ?

RENAUD.- Comment aurais-je pu savoir que dans la rue des Trois Fils, une si petite rue, il y avait deux Angèle ? Ce soir de Noël, si seul, si triste, j'ai envoyé à mon amour deux dollars. L'un qui lui disait mon désir de la revoir. L'autre qu'elle devait me retourner avec sa réponse. Mais l'Angèle de mes amours n'a jamais donné de ses nouvelles... Et le dollar à l'encre rouge s'est envolé...

BÉNÉDICTE.- Jusqu'entre les mains de la fausse Angèle qui a été au rendez-vous...

RENAUD.- Tout un chapelet de hasards... Il a fallu qu'elle quitte sa campagne à seize ans... Qu'elle vienne travailler rue des Trois Fils, que Mathieu, dans son délire amoureux, l'emmène à New York, qu'il lui donne une liasse de dollars et que, dans sa prudence paysanne, elle les examine un par un !

BÉNÉDICTE.- Elle était amoureuse de toi, avant New York ?

RENAUD.- (*fait signe qu'il ne sait pas*) Et une Angèle m'a caché l'autre. Il y avait - paraît-il - une chance sur trois billions pour que ce billet arrive entre ses mains. Je ne sais pas ce que c'est qu'un billion... Est-ce que tu connais une bouteille lancée dans le Pacifique qui soit venue jusqu'aux pieds d'une jeune fille sur le bords de l'Adriatique ?

BÉNÉDICTE.- Non. Mais nous y croyons tous.

DENISE BONAL

RENAUD.- Tu sais, mon Angèle de l'erreur, je l'ai aimée comme si je l'avais choisie entre toutes. Parce que c'est une étoile...

BÉNÉDICTE.- Mais tu l'as quittée, un jour, ton étoile...

RENAUD.- Douze ans plus tard, j'ai, sans chercher, retrouvé l'Autre. Et l'erreur, tout d'un coup, m'a sauté à la tête. Et au sexe. Il fallait que je remonte le temps, et que je me retrouve intact devant, l'ancien amour...

Séquence 22

Survient un paquet d'invités, d'où jaillissent des paroles en désordre.

UNE FEMME.- (à Vincent) C'est vous qui peignez des salades ?

VINCENT.- Oui c'est cela, c'est moi qui peigne les salades.

UN HOMME.- Leur champagne n'est pas extraordinaire...

UNE FEMME.- J'ai fait piquer mon chat. Il ne sera plus jamais caressé.

UNE AUTRE.- Moi non plus, je ne suis plus caressée.

GASTON.- Ah ! Vous êtes là ! Et l'infirmière ?

MARCEL.- Quelle infirmière ?

UNE FEMME.- Le jour de mes trente ans, je me suis regardée dans une glace et je me suis dit qu'un jour je ressemblerais à ma grand-mère...

L'AUTRE.- Et alors ?

LA FEMME.- C'est arrivé.

LA FEMME PRESSÉE.- Je cours tout le temps. Je fais des listes. Je les oublie. A force de me dépêcher, j'oublie tout. Même mon père. J'oublie sa voix. J'oublie ses yeux. Je ne le vois plus. *(elle se met à pleurer)*

UN HOMME.- Quelle histoire ! Elle regardait la télévision. Elle a vu son père entre deux gendarmes !

UN JEUNE HOMME.- Dans ma maison, une jeune fille apprend le piano. Dès qu'elle se met à jouer, j'ai l'impression de perdre ma fiancée.

LE FILS.- (à sa mère) Naturellement, maintenant ça va être de ma faute !

LA FEMME PRESSÉE.- On court, on court, on ne dit jamais à son père qu'on l'aime... et après... on l'oublie...

Elle pleure.

L'AUTRE FEMME.- Ne t'inquiète pas... C'est le champagne qui te fait pleurer...

DENISE BONAL

LA FEMME PRESSÉE.- Mon père adorait le champagne.

COMMÈRE B.- (*à Commère A*) On croise toujours chez elle des animaux complètement décoiffés...

UN HOMME.- Maintenant, elle porte des lunettes pour dormir,

un autre.- Il y avait encore des chapeaux de paille dans les magasins, et la guerre a éclaté !

LA FEMME ÉPLORÉE.- J'étais couchée dans mon lit, fenêtre ouverte, et je me disais : « Quel bonheur d'entendre des avions qui ne sont pas des bombardiers ! »

UN HOMME.- Je le dis toujours : « Qui tire la langue le vendredi, tirera la langue toute sa vie. »

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Séquence 23

Les Pucelles arrivent.

PREMIÈRE PUCELLE.- Nos grands-mères avaient peur de tomber enceintes, nos mères avaient peur d'oublier la pilule, nous on a seulement peur de la mort.

DEUXIÈME PUCELLE.- Ça va... ça va bien, merci... Non, non, ce n'est pas la peine de l'envelopper...

PREMIÈRE PUCELLE.- La première fois que je verrai mon copain enfiler son petit passe-montagne transparent, qu'est-ce que je ferai ?

TROISIÈME PUCELLE.- Emporte un tricot.

PREMIÈRE PUCELLE.- Non... Mais je regarderai où ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Ferme les yeux.

PREMIÈRE PUCELLE.- Et à quoi je penserai ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Pense à un autre copain.

PREMIÈRE PUCELLE.- On ne peut pas s'engager comme ça dans la vie sans un peu d'expérience...

TROISIÈME PUCELLE.- L'ennui c'est que la situation d'ensemble n'est pas géniale. A trente ans, ils sont déjà vieux. Ceux de notre âge sont débiles. Ceux de vingt ans regardent ailleurs...

PREMIÈRE PUCELLE.- Ce qu'il faut, c'est se placer dans cet ailleurs.

DEUXIÈME PUCELLE.- Ma sœur qui a dix-neuf ans, elle est plutôt pessimiste. Elle dit : « Ou ils sont mariés, ou ils sont pédés. Et ceux qui restent, si jamais tu leur dis : « Qu'est-ce qu'on fait demain ? », tu ne les revois plus... »

PREMIÈRE PUCELLE.- Moi, ce qui me fait peur, c'est si je n'aimais pas ça du tout.

TROISIÈME PUCELLE.- Ça arrive ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Bien sûr, une amie de mon père, elle est descendue en chemise de nuit dans la rue, la nuit de ses noces...

DEUXIÈME PUCELLE.- Elle avait oublié quelque chose ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Elle hurlait des phrases qui n'avaient pas de sens. Elle était devenue folle.

TROISIÈME PUCELLE.- Et son mari ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Il est entré dans un monastère.

TROISIÈME PUCELLE.- Oh ! Les familles racontent les histoires qui conviennent le mieux à leurs fantasmes... Les miens disent qu'ils ont connu un couple qui faisait tellement la chose qu'ils en sont morts tous les deux.

DEUXIÈME PUCELLE.- En même temps ?

TROISIÈME PUCELLE.- Ça, je n'en sais rien.

PREMIÈRE PUCELLE.- En tout cas, ça a de l'allure !

DEUXIÈME PUCELLE.- Ça vaut mieux que de mourir d'ennui. C'est ça qui me fait le plus peur. Si je devais passer ma vie à me faire chier. Le dimanche soir on dit à ma mère : « Pourquoi tu fais cette trogne ? » Elle dit : « C'est ma tête du lundi qui commence. » Elles sont soixante bonnes femmes à bosser sous le regard myope d'un con en nœud pap. Ma mère, elle dit : « Un lundi, on devrait s'amener, toutes les soixante, en grand deuil, avec des crêpes sur la figure, comme dans l'ancien temps. »

PREMIÈRE PUCELLE.- Et puis, le mardi ?

TROISIÈME PUCELLE.- Elles se mettaient des crêpes sur la figure, autrefois ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Mon frère il a été avec une pute.

PREMIÈRE PUCELLE.- Et alors ?

DEUXIÈME PUCELLE.- Il dit qu'on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Et puis maintenant, il se regarde partout, il a peur d'avoir attrapé quelque chose...

TROISIÈME PUCELLE.- Il y a rien pour nous, dans ce genre d'idée...

Silence.

PREMIÈRE PUCELLE.- Avec nos diplômes, plus tard, bien pliés en quatre sur nos genoux d'albâtre, quand le chômage aura gagné la moitié du terrain, qu'est-ce qu'on fera, nous ?

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Temps. Elles font semblant de chercher.

TROISIÈME PUCELLE.- On se coupera les cheveux en quatre...

DEUXIÈME PUCELLE.- On battra le beurre jusqu'à ce qu'il en crève...

TROISIÈME PUCELLE.- On cachera la poule aux œufs d'or dans un poulailler suisse...

DEUXIÈME PUCELLE.- En fait, les innocents, ils ont les mains pleines de quoi ?

TROISIÈME PUCELLE.- On ne se baignera jamais deux fois dans le même bidet.

DEUXIÈME PUCELLE.- Le monde est à ceux qui se lèvent tôt, on ne se couchera pas.

TROISIÈME PUCELLE.- Pour m'enrichir, je ferai rien que des dettes.

DEUXIÈME PUCELLE.- On tirera le diable par la queue jusqu'à ce qu'il bande.

Maintenant elles font semblant de se balancer, comme elles le faisaient réellement à la première séquence. Elles chantonnet à bouche fermée.

TROISIÈME PUCELLE.- Les poils du serpent s'empapillonnent.

DEUXIÈME PUCELLE.- Les poils du pape s'enfolichonnent.

PREMIÈRE PUCELLE.- Et moi je m'abandonne.

Si on emmenait dans un buisson les deux vieillards qui se traînaient mollement à travers la noce, depuis ce matin, et qu'on se déshabille lentement devant eux ; est-ce qu'ils ne nous donneraient pas un petit pécule ?

DEUXIÈME PUCELLE.- S'ils n'en meurent pas avant... peut-être...

PREMIÈRE PUCELLE.- Tu n'as jamais eu avec un garçon... quelque moment... instructif ?

TROISIÈME PUCELLE.- Si. Un jour, j'étais assise à côté d'un excité... Il a passé une main sous ma jupe et quand il a touché les poils il a éternué...

On entend chanter au loin. Elles écoutent puis s'en vont.

Séquence 24

*La nuit est arrivée. Se sont allumées les étoiles et les lumières de la fête.
Arrivent Angèle et Bénédicte.*

ANGÈLE.- J'ai fait développer les photos.

BÉNÉDICTE.- Les trois rouleaux ?

ANGÈLE.- Oui.

BÉNÉDICTE.- Qu'est-ce qu'elles disent ?

ANGÈLE.- Je ne les ai pas regardées.

BÉNÉDICTE.- Ne les regarde pas. Garde-les. Jette-les dans le feu.

*Angèle va déposer les photos au sol comme l'on fait pour une réussite.
Bénédicte s'éloigne un peu pour ne pas être tentée de les regarder.*

ANGÈLE.- 1. Tu es assise à ton bureau.

2. Tu regardes droit devant toi, comme si tu posais une question...

3. Tu souris légèrement l'index levé vers le ciel...

4. Tu réfléchis, la main gauche sous ton menton...

5. Tu écris avec application...

6. Tu te passes la main dans les cheveux...

7. Tu cherches un papier, soulevant des dossiers...

8. La chatte est assise sur tes feuilles.

9. Tu fais de grands gestes comme si tu disais « Je ne sais pas »...

10. Tu es au téléphone...

11. Tu remplis ton stylo.

12. Tu es enrhumée, tu écris tenant un mouchoir sous ton nez...

13. Tu te frottes le coin de l'œil gauche...

14. 15. 16. Trois photos semblables : étonnée... étonnée... étonnée...

17. Tu attaches ensemble des papiers de couleurs...

18. C'est la nuit. La lampe est allumée, tu écris...

19. Tu colles un timbre sur une lettre.

20. Tu fumes un cigare.

21. Tu as les paupières baissées, on dirait que tu dors.

22. Là, c'est flou... tu as bougé.

23. Encore la chatte, tu lui parles...

24. Là, tu pleures, on voit tes larmes...

25. Tu tailles un crayon...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

26. Tu as la bouche ouverte comme si tu appelais...
 27. Tu te sers d'une gomme...
 28. Tu cachettes une lettre.
 29. Tu t'es soulevée de ton fauteuil, tu regardes dans la rue...
 30. Tu portes des lunettes...
 31. Tu consultes un dictionnaire...
 32. Tu écris en mangeant un biscuit...
 33. Tu te grattes la tête, les sourcils froncés...
 34. Tu colles des feuilles ensemble avec la colle Uhu.
 35. Tu froisses des papiers.
 36. Tu arranges une rose dans un verre...
 37. Tu mordilles ton index gauche...
 38. On ne te voit pas tu as les deux mains sur ton visage.
 39. Tu décachettes ton courrier...
 40. Tu fumes... On voit la fumée de la cigarette.
 41. Tu ris, bouche grande ouverte.
 42. Tu joues avec tes bagues...
 43. Tu es blessée à la main gauche...
 44. Tes cheveux sont plus longs, tu tortilles une mèche.
 45. Tu fais un paquet...
 46. Tu bois de l'eau minérale...
 47. Tu classes des papiers dans une chemise verte...
- Ah !

BÉNÉDICTE.- Qu'est-ce qu'il y a ?

ANGÈLE.- 48. Ce n'est pas toi !

49. Tu essuies tes lunettes...
50. Tu regardes dans un de tes tiroirs...
51. Tu es en chapeau...
52. Tu dépoussières ton bureau...
53. Tu tousses.
54. Tu composes un numéro de téléphone...
55. Tu as froid, tu écris, une grosse écharpe autour du cou...
56. Tu écris, tes lunettes dans les cheveux...
57. La chatte est sur ta feuille, tu ne peux écrire...
58. Tu écris...
59. Tu écris...
60. Tu écris...
61. Tu places une fleur dans une lettre...

62. Tu lis un journal...
63. Tu es éloignée de ton bureau... On ne voit que tes mains.
64. Tu bâilles...
65. Tu prends un médicament.
66. Tu te frottes les mains l'une contre l'autre...
67. Tu enregistres un message sur ton répondeur...
68. Tu es fatiguée, tu as la tête penchée sur ton épaule droite...
69. Debout, devant ton bureau, cherchant quelque chose...
70. Tu as renversé un bol de café... ou de thé...
71. Tu accroches un pense-bête à ta lampe...
72. Tu ne fais rien...
73. Tu comptes sur tes doigts.
74. Tu parles à quelqu'un qui est derrière toi mais qu'on ne voit pas...
75. Tu découpes un article dans un journal...
76. Tu regardes le plafond...
77. Tu déchires un chèque...
78. Tu écris, de la main gauche tu te pincés les lèvres...
79. Tu bois un whisky, on voit la bouteille...
80. Tu souris devant une pile de livres...
81. Tu as aligné sur ton bureau tous tes crayons...
82. Tu lis un livre de poèmes d'Eluard...
83. Ah ! Elle est floue.
84. La tête dans tes mains, on ne voit que ta bouche...
85. Tu te tapes le front comme si tu te souvenais soudain.
86. Tu as le buste couché sur ton bureau...
87. Tu traces des lignes avec une règle...
88. Tu souris...
89. Tu cires ton bureau...
90. Tu manges une pomme...
91. Tu consultes ta montre...
92. Tu as un pull à col roulé... On ne voit que la moitié de ton visage...
93. Tu t'étires, bras écartés...
94. Tu tires la langue...
95. Tu es en colère... Tu fais la grimace...
96. Tu te sers d'une grosse loupe...
97. Tu as les mains croisées sur ta nuque...
98. Tu te mets du rouge aux lèvres sans te servir d'une glace...
99. Tu applaudis...
100. Avec deux doigts posés sur la tempe, tu simules le suicide...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

101. Tu as les mains jointes appuyées sur la bouche...

102. Tu écris, et de la main gauche, tu sembles dire au revoir à quelqu'un...

103. Tu as la chatte sur tes genoux, on voit sa tête appuyée sur le bureau...

104. Tu sucés une glace...

105. Tu écris...

106. Tu écris...

107. Tu écris...

108. Tu ris la main appuyée sur tes seins...

Cent huit photos de ton visage, regardé avec amour...

BÉNÉDICTE.- Oui...

On dirait que Bénédicte va s'évanouir.

ANGÈLE.- Qu'est-ce que tu as ?

BÉNÉDICTE.- Dis-moi. Sur les photos, je suis prise de profil ?

ANGÈLE.- Non, de face...

BÉNÉDICTE.- De face ?

ANGÈLE.- Toutes, de face... Bien sûr...

Bénédicte marche... lentement... tourne sur elle-même. Revient vers Angèle.

BÉNÉDICTE.- Mon bureau est à trente centimètres d'une fenêtre que je n'ouvre jamais... Comment est-ce ... que... ? Cent huit fois, sans que jamais j'aie pu m'en apercevoir ?

ANGÈLE.- ... De la maison d'en face...

BÉNÉDICTE.- Tu bois encore plus que moi... Angèle... J'habite au neuvième étage d'une maison... qui donne sur un petit square pour enfants...

Elle rit soudain, sans pouvoir s'arrêter.

ANGÈLE.- Tu ne comprends pas... Mais c'est quand même un beau cadeau.

BÉNÉDICTE.- (*souçonneuse brutalement*) C'est bien de moi qu'il s'agit, ce n'est pas une autre femme... photographiée à mon bureau... quand j'étais dehors ?

ANGÈLE.- C'est une autre femme... Mais elle a ton visage.

BÉNÉDICTE.- Allons boire... J'ai toujours soif... depuis qu'il est parti.

Séquence 25

Elles sont arrêtées par la noce qui revient. Tout le monde est un peu fatigué et danse mollement. La nuit est profonde. Survient un homme qui paraît encore jeune.

L'HOMME.— Vous pouvez rire de ce grand rire désabusé qui vous descend jusqu'aux genoux. Vous pouvez rire parce que vous croyez que l'ancien monde est enfin massacré. Je ne trahirai pas ma jeunesse ardente. Je ne trahirai jamais la couleur rouge. Rouge comme le sang répandu pour que change la vie. Rouge comme l'Espagne écorchée vive, et comme le Vercors, et comme les Montagnes de Grèce, et rouge comme la viande rouge dont mon père disait qu'il n'en mangeait qu'une fois par quinzaine, rouge comme les congés payés, et rouge comme la mer bleue enfin conquise, rouge comme le muguet du premier mai, à califourchon sur les épaules de mon père qui chante : « Du passé faisons table rase... » et ma mère qui lui tient la main fait table rase aussi d'une voix minuscule, et rouge comme l'eau du fleuve où fut jetée Rosa, rouge comme la bicyclette du travail, et rouge comme mes cahiers d'écolier où mon père apprenait avec moi la circulation du sang, le Roi arrêté à Varennes, et l'arrivée de la pomme de terre en Europe, et rouge comme le landau qui dévale l'escalier et rouge comme les instituteurs d'autrefois qui enseignaient le Code Civil et les départements et rouge comme l'instituteur que je suis, et rouge comme cet été où je regardais un ver de terre : « Alors, camarade ver de terre, qu'as-tu fait de ta fiancée ? », et la radio annonce qu'Allende vient d'être assassiné, et rouges comme les larmes de mon père ce matin-là...

Ça a raté ! Ça a complètement raté du côté où le rouge était le plus rouge ! Et où c'était moins rouge, ça a raté aussi ! Tout nous est tombé dessus comme le ciel sur les Gaulois. Mais, est-ce qu'on va dire que le rouge n'a plus le droit d'être rouge parce que les fous ont confondu le rouge et le sang ?

Vous pouvez rire, je ne trahirai pas l'espérance, ni ceux qui sont morts pour la couleur rouge, ni les vivants encore vivants, et pour vous persuader que le rouge existe encore et qu'il coule à flots...

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS

Il sort un couteau et... le ferait-il ce suicide spectaculaire ? On ne sait pas... parce que la jeune mariée accourt vers lui...

LA MARIÉE.- Antoine... Antoine... Je t'en prie... ne désespère pas... Une autre femme t'aimera... et toi aussi tu l'aimeras... Accorde-toi un peu de temps, tout s'arrangera... La vie est magnifique !...

Le jeune homme la regarde, étonné. Elle n'a rien compris, cette femme ? Alors, il hausse les épaules et s'en va tristement.

Séquence 26

Surgit le petit Gilbert.

GILBERT.- Venez, venez tous... On va mettre aux enchères la jarretière de la mariée...

Toute la noce a repris une nouvelle vigueur et sort joyeusement. Reste en scène, rêveuse et décontenancée, la première Pucelle. Un jeune garçon s'approche d'elle.

LE JEUNE GARÇON.- Je te regarde depuis ce matin... Je te trouve...

PREMIÈRE PUCELLE.-

LE JEUNE GARÇON.- Je te trouve... formidable...

PREMIÈRE PUCELLE.- Ah ?...

LE JEUNE GARÇON.- On peut se revoir ?

PREMIÈRE PUCELLE.- ...

LE JEUNE GARÇON.- Demain ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Où ?

LE JEUNE GARÇON.- Place des Résistants... à la fontaine... à six heures ? Tu viendras ?

PREMIÈRE PUCELLE.- Je viendrai.

On entend les cris des enchères... et la musique.

La Roque-Alric, septembre 1993